

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

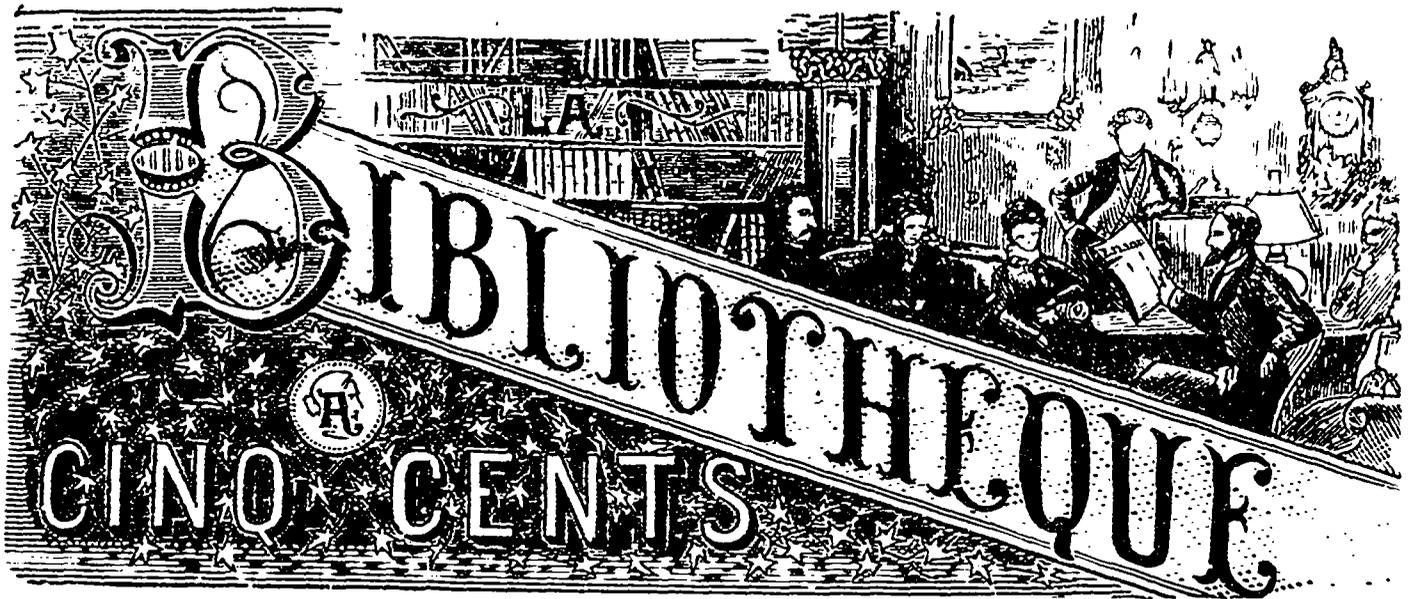
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc. have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | ✓ | | |



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN }
\$2.60

MONTREAL, 12 AOUT 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 19

LE DERNIER DES ENFANTS D'EDOUARD

CHAPITRE I.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Richard commençait à goûter les fruits de la royauté. Partout sur son passage, l'enivrement des faveurs populaires. Sa marche, depuis le débarquement, n'avait été qu'un triomphe.

Ardent à frapper les premiers coups, il méditait une attaque contre la ville d'Exeter, son armée l'y entraînait, ses conseillers déclaraient le succès assuré. Richard sortit du grand conseil de guerre où l'expédition venait d'être résolue, quand on lui annonça qu'une barque française, suspecte de tout point, avait été capturée près de la côte, et que le chef présumé de l'équipage prétendait avoir de graves révélations à lui faire.

Richard, préoccupé, fixa l'audience au lendemain; et son capitaine d'armes était à peine sorti pour porter la réponse aux pêcheurs étrangers qu'il rentra



Je me suis mis en liberté moi-même dit Fryon.

mation de surprise, et congédia sa suite, en ordonnant que le porteur de l'anneau lui fût amené sans délai.

Une femme, drapée dans un large manteau de laine sombre, entra d'un pas tranquille, se découvrit le front dès qu'elle fut près de Richard, et regarda froide comme une statue dans sa rigide immobilité.

—Vous!... s'écria Richard, vous, ma tante! quelle joie... Et il accourait l'œil brillant, les bras ouverts.

Dédaigneuse et glacée, la duchesse leva la main. Son ongle arrêta l'élan du jeune homme plus sûrement que n'eût fait une épée tendue.

—Nous ne sommes donc pas seuls? dit-elle d'une voix dure et insolente.

—Pourquoi? demanda-t-il, surpris de cet accueil.

—Parce que, si vous supposiez que personne ne peut nous entendre, vous ne prendriez point la peine de vous mentir à vous-même.

—Je ne vous comprends pas, murmura-t-il.

précipitamment, et remit au duc d'York un anneau sur lequel Richard n'eût pas plutôt jeté les yeux qu'il poussa une exclamation de surprise, et congédia sa suite, en ordonnant que le porteur de l'anneau lui fût amené sans délai.

—Vous me comprenez parfaitement. Vous savez bien que quand nous sommes seuls, ce n'est pas ma tante, mais Madame

que vous devez dire... Voyons, pas de ces regards effarés. Réservez vos moyens de comédie pour les moments où vous trônez sur la scène. Je ne suis pas venue ici, je n'ai pas fait ce pénible et dangereux voyage pour vous admirer dans votre rôle. Certes, vous le jouez à merveille devant tous les imbéciles qui vous suivent et que je paye. Mais comme je vous paye aussi, en jouant bien vous ne faites que votre devoir. Ce devoir, observez-le toujours, monsieur Warbeck, ne l'oubliez jamais ! entendez-vous, jamais ! je viens pour vous le rappeler !

—Est-ce bien vous, balbutia-t-il, vous, madame la duchesse ?

—C'est bien moi, moi la duchesse, oui, répliqua vivement Marguerite en doublant la flamme de son regard. Je vois que vous commencez à rentrer en vous-même, et que nous nous mettons chacun à notre place. Oui, c'est moi qui viens vous dire : Vous paraissez vous oublier, mon maître ! vous vous prenez au sérieux, en vérité ! Insecte tiré de la fange, vous vous emportez sur les ailes que je vous ai laissées pousser...

Richard commençait à s'assombrir. Après la stupéfaction, la colère. Il s'approcha de la duchesse et lui dit :

—Me reprochez-vous vos bienfaits, madame ? vous auriez tort. Je comptais vous les payer le prix que vous m'en eussiez demandé.

—Misérable ! s'écria la duchesse. Tu traites avec moi, Dieu me pardonne ! comme avec une égale ! Te figures-tu, par hasard, qu'il suffise, pour s'égaliser aux rois, de prétendre à des alliances dans leur famille, et de leur envoyer des ambassadeurs ? J'ai reçu les tiens, Warbeck ; ils m'ont appris tes desseins sur lady Catherine, ma filleule, tes insolents desseins, et je suis venue te dire : N'approche pas ta main de la main de cette noble fille, ne croise pas ton regard avec le sien, ou, par le Dieu du ciel ! quand j'y devrais ruiner ma gloire et ma fortune, moi, qui t'ai déguisé en prince, je te fais pendre dans tes guenilles de mendiant !

Au cri de sauvage douleur que poussa Richard, au geste désespéré que cette atroce douleur lui arracha, la lourde porte tapissée de velours qui séparait ce cabinet d'une chambre voisine, s'ouvrit avec fracas, et Catherine, pâle, tremblante, se précipita entre la duchesse et le jeune prince. L'effort l'avait épuisée tout entière ; elle s'appuya au mur, elle n'articula pas un soupir.

—Catherine ! s'écria la duchesse épouvantée de cette apparition ; Catherine, ma bien-aimée, ici ! Que fais-tu ici ? Sais-tu bien où tu es ? Viens ! viens ! tu ne peux pas demeurer ici ?

—Je ne puis pas demeurer chez mon époux ? murmura l'enfant, plus blanche que son collier de perles.

—Toi ! sa femme !... la femme de ce misérable ! Ce crime affreux serait consommé !

Et la duchesse joignit avec effort ses mains tremblantes.

—C'est ainsi que vous insultez le nom d'York ! votre sang ! le fils de votre frère ! dit Catherine, qui suspendait ses bras défaillants à l'épaule de Richard, tandis que celui-ci, aussi pâle qu'elle, sentait une frayeur secrète se glisser comme un serpent jusqu'à son cœur.

—York ? s'écria la vieille souveraine en désignant le jeune homme avec un sinistre éclat de rire. York ? tu crois ceci de notre race. Ah ! pauvre enfant avilie ! Oh ! faut-il que j'arrive si tard ! Mais je te sauverai. Tu ne resteras pas dans cette ignominie... dussé-je me perdre !...

—Tenez, interrompit Richard en croisant ses bras sur sa poitrine, je ne sais pas si je fais un affreux rêve ; mais si je le fais, je l'achèverai ! Ce torrent d'injures m'avait d'abord noyé le cœur ; je ne comprenais pas, je veux comprendre. Que parlez-vous d'York, de misérable, et d'ignominie ? Pourquoi plaignez-vous cette jeune femme ? de quoi dites-vous donc que vous la sauverez ?

—De toi ! vil imposteur, dit la duchesse d'une voix étouffée ; de toi... Oh ! tu l'as fascinée, c'est clair. Elle te croyait prince ! mais patience, sa main que tu as volée, que tu retiens encore dans les tiennes, va bientôt fuir ta main avec effroi, avec dégoût. Oh ! tu te dis que je n'oserai achever la confidence ; tu as compté que mon ambition, que ma haine pour

Lancastre feraient de moi un monstre aveugle et muet ; tu t'es figuré que, te sacrifiant un royaume, je te sacrifierais cette jeune fille. Non ; deviens roi, nous verrons, nous compterons plus tard ; je saurai te racheter la couronne, et tu me la vendras, fils de juif ! Mais tu ne garderas pas Catherine, tu ne souilleras pas cette famille auguste que l'Angleterre adore à deux genoux. Non, Catherine, tu ne resteras pas près de cet homme. C'est un nouveau fantôme que j'ai inventé ; c'est une machine ignoble que j'ai fait instruire ; il n'est pas plus York que le pâtissier Simnel ; il n'est pas même le fils de Warbeck ; je ne sais pas ce qu'il est, il ne le sait pas lui-même... Pardonne, pauvre enfant ; je donnerais la moitié de mon sang pour racheter ton malheur ; mais je n'ai pu prévoir l'audace du démon.

—Oh !... rugit Richard, voilà que je revois tous les feux d'enfer qui jadis me dévoraient le cerveau !

—Oui, oui, dit la duchesse impitoyable, en saisissant les mains de Catherine palpitante, sa folie, une de nos plus heureuses inventions. Cette folie, qui rendit plausible son silence et son oubli pendant tant d'années. Oh ! Perkin Warbeck est un imposteur de génie ; je l'admèrerais s'il t'avait respectée.

—Catherine ! Catherine ! tu ne la crois pas ! s'écria Richard en délire, quand il vit sa jeune femme s'incliner toute mourante vers la duchesse.

Mais Catherine ne l'entendait plus. Ses yeux s'appesantirent, ses genoux se déroberent sous le poids de son corps ; elle tomba évanouie sur le tapis, et la duchesse n'essaya pas de la relever.

—Ecoute, dit-elle à Richard ; je puis te pardonner encore. Laisse en paix cette enfant ; oublie, fais qu'elle oublie ; je te laisserai suivre ta route. Tu monteras où tu voudras ; mais demain, mais ce soir, Catherine retournera près du roi Jacques, et tu ne feras pas même un geste pour la retenir. Si tu m'obéis, je t'aiderai comme par le passé ; si tu me refuses, prends garde !

Richard demeurerait hagard, écrasé ; ses yeux roulaient une vapeur rouge. Il luttait contre la tempête bouillonnante dans son sein.

—Mais non, interrompit la duchesse, s'inspirant d'une inquiétude soudaine. Non ! ce que je tiens je ne le perdrai pas. Voici la nuit, je pars et Catherine me suivra. Tu diras que tu as craint pour elle les dangers de la guerre ; tu diras que tu me l'as confiée ; tu diras tout ce que tu voudras, et je le dirai avec toi. Mais je ne te laisserai point ce précieux otage ; je l'emmène.

En parlant ainsi, elle se courba pour relever Catherine ; elle l'avait redressée, assise sur les coussins, et cherchait à la rappeler à la vie. Elle l'attirait à elle, sur sa poitrine ; on eût dit qu'elle allait la trainer, l'emporter, du moins c'est ce qui apparut à Richard.

L'éclair sillonna son front. L'ouragan, trop longtemps contenu, éclata enfin dans toute sa splendeur. Il s'élança sur Catherine, l'arracha des mains de la duchesse, qu'il repoussa comme le vent repousse une herbe desséchée.

—Va-t'en ! dit-il, va-t'en, monstre venu de l'enfer ! Ne touche pas à ma bien-aimée, à ma femme ! Elle est à moi ! Fais ce que tu voudras, dis ce que tu voudras, mais ne touche pas à Catherine.

—Veux-tu que j'appelle ? dit la duchesse tremblante de colère et ramassant ses forces pour lutter avec majesté.

—Fais un pas, lève un doigt, entr'ouvre tes lèvres, répliqua Richard soufflant le feu dans chaque frémissement : ose seulement me regarder en face, et j'appellerai aussi, mais pour qu'on relève ton cadavre !

Il avait d'un coup dégainé sa large épée, l'acier flamboyait moins brillant que sa prunelle, et la lame terrible vibrait sous la convulsive pression de sa main.

—Ah !... murmura-t-il en voyant pâlir la duchesse, ah !... tu recules, reine,.... tu fais bien !

Elle reculait en effet, atterrée ; il lui semblait voir se dresser Edouard lui-même, si terrible et si beau dans ses effrayantes colères.

Il la poussa ainsi jusqu'au seuil. Elle sortit, elle gagna le port. La foule s'ouvrit muette devant elle. On eût dit que cette femme glissait, atome obéissant, dans le sillon de flamme échappé du regard de Richard.

Les compagnons de la duchesse la rejoignirent sur la barque. Le flot les remporta, eux consternés, elle luttant contre la peur et contre la scif d'une prompte vengeance.

La duchesse était à peine sortie, qu'un courrier venu de l'armée se présenta.

Lord Kildare prévenait le prince des bonnes intentions de la ville d'Exeter. L'occasion s'offrait magnifique de conquérir cette clef du pays. Il suffirait, disait-il, de la présence du fils d'Edouard pour faire tomber les portes et les barrières. A défaut de persuasion, on emploierait la force. Il fallait marcher sans délai. Richard regarda autour de lui, ne vit que des yeux secs et brillants d'ambition et d'avarice. Qu'est-ce qu'une amante, une femme pour des sauvages révoltés? Le duc, s'il hésitait, pouvait être appelé lâche. Il ordonna le départ, et comme, s'il eût laissé Catherine derrière lui, on eût pu la lui prendre, il la fit placer sur une immense litière, sorte de maison roulante que traînaient douze chevaux; il lui donna une garde d'Écossais dévoués, et cachant son désespoir sous le masque impénétrable de son armure, il conduisit à Exeter ses partisans ivres d'espoir et d'enthousiasme.

En arrivant il aperçut Lord Kildare qui revenait sur ses pas au-devant de son souverain. De loin, avec un œil d'aiglon, Richard reconnut ses pennons et son panache, courut à sa rencontre, saisit sa main, l'entraîna hors de la portée de leurs voix, et, frémissant d'abord, puis avec véhémence, puis enfin avec de sourds rugissements, il lui raconta l'apparition de la duchesse, ses injures, ses révélations.

L'œil avidement plongé dans les yeux obscurcis du vieux chevalier, il épiait l'ombre de ses pensées, il guettait l'éclair d'une incertitude, il haletait après la sentence.

— Pourquoi ce désespoir? dit enfin Kildare, je ne le comprends pas. On perd un allié, on en gagne d'autres. Les Écossais vous croient et vous suivent; votre alliance avec eux est un sûr garant de leur amour. Vous avez tout gardé, vous dis-je! et rien perdu.

Le jeune homme saisit Kildare par la main :

— J'ai perdu, Patrick, le seul bien que je possédasse au monde; j'ai tout perdu, ma force, mon courage; de toute passion, de tout mobile, je n'ai rien gardé, rien que ce désespoir dont tu me blâmes, et sans lequel je ne vivrais déjà plus!

À ces mots, il l'entraîna vers la litière, qui peu à peu s'était rapprochée dans sa pompe lugubre. Il ouvrit les lourds rideaux, et montra au fidèle guerrier Catherine toujours insensible et pâle sous ses voiles blancs.

— Vois-tu, dit-il, elle n'a pas eu ta force; elle a douté; elle en meurt. Elle me quitte, Patrick, elle me quitte sans m'avoir maudit ou pardonné!

Le vieillard resta un moment anéanti. Il est des souffrances pareilles aux gouffres de l'Océan. L'homme s'y perd en voulant les mesurer. Cependant Lord Kildare se redressa bientôt, et reprit d'une voix mal assurée :

— L'amour n'est rien auprès de l'honneur. Toute défaillance en ce moment vous déshonore. Si lady Catherine guérit, vous lui devez une couronne. Si elle meurt, vous lui devez les funérailles d'une duchesse d'York. Un Perkin Warbeck pourrait se tuer sur cette tombe; Richard d'York n'en a pas le droit. Allons! l'épée en main. Allons à Exeter prouver votre origine par une victoire, et le bruit de cette victoire réveillera lady Catherine. Marchons, mon prince! marchons!

CHAPITRE II.

DERNIER ESPOIR.

La destinée de ce royal enfant est une des plus étrangement douloureuses que l'histoire ait enregistrées. Elle ressemble à

ces jours d'automne dont le pâle matin s'estompe dans un brouillard, dont le midi respandit tout à coup par une déchirure des nuages, et s'éteint presque aussitôt dans une brume plus sombre ou même dans une noire tempête.

Pour Richard, l'éclat du midi avait déjà cessé. Il marcha sur Exeter et sa tentative échoua. Henri VII l'y avait devancé par des promesses ou des menaces. Les portes lui furent fermées, et, faute d'argent, il dut lever le siège de la ville.

D'ailleurs l'armée du roi d'Angleterre approchait; cette armée que Henri VII, disait-on d'abord, n'avait pas daigné lever contre un ennemi si méprisable. Cependant, le Salomon de l'Angleterre méprisait si peu Richard qu'il accourait en hâte avec ses meilleures troupes pour barrer le passage au torrent épanché déjà vers Londres.

Richard n'hésita pas à accepter la bataille. Les deux armées se heurtèrent à Taunton, mais sans attendre l'épreuve, les soldats d'York lâchèrent pied au premier son des trompettes.

Le malheureux prince se jeta vainement au-devant d'eux. Il leur rappela leur serment, leur honneur; il leur promit toute sa fortune et sa vie. La trahison avait à l'avance fixé le sort comme le prix de cette journée. Richard demeura seul avec une poignée d'amis: lui aussi dut fuir entraîné par le flot des traîtres, trop heureux dans cette affreuse journée de soustraire à l'ennemi la litière qui renfermait la duchesse, et à la poursuite de laquelle s'étaient acharnés les plus zélés partisans du Lancastre victorieux. Arrivé le premier près de celle qui naguère s'appelait l'heureuse et la belle Catherine, Richard prit dans ses bras son corps ou plutôt son cadavre adoré; pendant les premières heures de la nuit, il l'emporta sur son cheval comme une proie, comme une relique. Furieux et sombre, battu par le vent, rugissant de douleur à chaque morsure plus vive des souvenirs, il entraînait dans son tourbillon quelques Écossais fidèles; et la sauvage Susannah, ne pouvant suivre sur sa haquenée plus faible, cette course désespérée, hurlait dans l'ombre après Catherine et proférait contre Richard mille féroces imprécations.

Cette nuit fut terrible. Après le danger commença la honte, et Richard ne sentit bien réellement son malheur que lorsqu'il se trouva en sûreté, hors de toute atteinte, sur les bruyères d'une lande que dominait une vieille abbaye en ruine.

Là il arrêta son cheval fumant et ivre de lassitude. Il déposa son précieux fardeau sous l'ogive brisée de la chapelle, regarda un moment autour de lui, effleura d'un coup d'œil vague le ciel froid qui ne lui répondait rien, et s'agenouilla près de Catherine; il voulut lui rechauffer les mains avec son souffle, et réveiller le regard depuis si longtemps endormi sous ces paupières bleuâtres. Il sanglotait, il soupirait, ses larmes eussent amolli les dalles de granit. Lui qui depuis tant de jours attendait de Catherine le pardon, le retour à la vie, il s'épouvantait de n'avoir à lui offrir que l'ignominie et la ruine, et alors, il suppliait le ciel de prolonger, d'éterniser cette torpeur et ce délire de sa bien-aimée.

Soudain la statue se souleva, et d'une voix qui fit courir mille frissons sur les épaules de Richard :

— Eh bien, dit-elle, pourquoi me faites-vous attendre la mort? pourquoi prolongez-vous mon supplice?

— Catherine! s'écria le jeune homme effaré.

Et il recula lentement devant ce fantôme dont les accents étranges le frappaient d'une superstitieuse horreur.

— J'espérais, reprit-elle, que vous ne me puniriez pas en me forçant à vivre. Cette mort, mon unique salut, je ne puis me la donner sans crime. Mais vous, vous qui paraissez me plaindre, comment osez-vous me la refuser!

Richard laissa échapper un sourd gémissement.

— Moi! dit-il, moi donner la mort au seul être que j'aime, au seul espoir qui me reste en ce monde!

Catherine se souleva encore. Elle était presque droite, la main appuyée sur un fût de colonne tronquée, ses cheveux épars, son pâle visage illuminé par la lueur d'une lune sanglante qui traversait les arceaux et les fenêtres de l'antique abbaye. La sévérité empreinte sur ses traits si doux, le repro-

che amer écrit sur ce front ordinairement serein et paré d'amour, glacèrent aux veines du malheureux Richard le peu de sang tiédi que la fatigue et le desespoir y avaient laissé.

—Vous m'aimez, murmura funèbrement Catherine; vous aimez la triste victime de vos impostures, la déplorable compagne de vos malheurs trop mérités. Quoi! ce n'est pas assez de m'avoir prise pure et illustre à ma nation, à ma famille. pas assez de m'avoir inspiré un amour destiné à s'éteindre dans l'ipnominie; il vous reste l'espoir de me retenir dans un pareil opprobre. Oh! c'est le plus affreux de vos crimes, le seul peut-être que ne vous pardonnera jamais Dieu qui sait ce que j'eusse fait pour un époux digne de moi!

Richard, tremblant comme si ce coup terrible eût frappé sa tête pour la première fois, joignit les mains, et, d'une voix suppliante :

—Il est impossible, dit-il, que Catherine me croie un imposteur; Catherine, avec qui j'ai passé les premiers jours de ma vie; Catherine, qui a retrouvé en moi comme j'ai retrouvé en elle toutes nos joies, tous nos chagrins, tous nos secrets d'enfance; Catherine bien-aimée qui ne peut supposer que, l'aimant d'une passion si ardente, j'ai conservé en mon cœur une seule pensée qui ne soit ce divin amour.

—Vous m'avez trompée toujours, dit-elle, et me trompez encore en ce moment.

—O Catherine! s'écria Richard éperdu.

—La duchesse: vous renierait elle, si vous étiez Richard, son neveu, son sang, l'unique passion de sa vie.

—La duchesse est en délire.

—Elle est vigilante et voulait sauver ma vie et mon honneur; car elle en fit serment lorsqu'elle me présenta au baptême. Elle me parle au nom de ma religion, au nom de Notre-Seigneur. Comment oseriez-vous prétendre le contraire? Que prouvez-vous? Et elle que ne prouve-t-elle pas, *messire*?

Ce mot terrible remplaçant le milord si caressant et si respectueux qu'elle avait coutume d'adresser à son prince, à son époux, cette appellation roturière, supprimant à la fois la qualité et la tendresse, fut plus cruelle à Richard que n'eût été la dégradation publique par la main du bourreau. Il poussa un cri déchirant et se tordit les mains avec angoisses.

Catherine sentit malgré elle ce cri pénétrer jusqu'aux plus profonds replis de son cœur.

—Je veux croire, dit-elle, que vous aurez été la dupe de vos instigateurs; j'espère que pendant quelque temps vous aurez lutté contre l'imposture avec le courage d'une âme que Dieu avait faite loyale; mais l'ambition, l'orgueil ont pris le dessus et vous avez cédé.

Richard, écrasé, se frappait la poitrine où retentissaient des sanglotements étouffés.

—Ne pouviez-vous, continua Catherine de plus en plus émue, marcher à votre but sans m'y traîner à vos côtés par la main? Et cette main que vous avez eu d'abord la générosité de refuser, ser-tant bien que l'accepter était un crime, cette main que la duchesse de Bourgogne vous défendait de prendre, l'honneur et la piété ne vous commandaient-ils pas de la refuser même au roi, même à l'Écosse, même à moi, malheureuse, d'autant plus respectable à vos yeux, que je vous l'offrais et vous suppliais de l'accepter!

En achevant ces paroles, la douce femme ne put se faire plus longtemps violence, et un flot de larmes jaillit de ses yeux qu'on eût crus arides comme des yeux de pierre.

—Oh! c'en est trop, balbutia Richard suffoqué par d'insupportables souffrances. Mon Dieu! vous l'entendez, et vous voyez bien que c'en est trop! Vous avez raison, madame, la mort seule peut finir une pareille agonie. Soupçonné par vous, méprisé par vous, haï par vous, qu'ai-je à invoquer, sinon la mort? Ah! madame, je voulais mourir sur ce champ de bataille où ma fortune vient de succomber, je voulais tomber en homme de cœur; votre idée seule m'a donné le courage de fuir et d'ajouter une honte à mes malheurs. C'est pour vous que je conservais la vie. Il me semblait que j'avais une dette à vous payer, je croyais vous devoir tout un avenir de grandeur et de félicité en retour de votre amitié, de votre

foi. Je ne vous dois plus rien. Ma conscience me dit que j'ai trop payé. Adieu, madame, vivez libre et heureuse, je vous pardonne: j'en ai le droit du haut de mon innocence et de ma probité. Un jour peut-être viendrez-vous m'apporter vos regrets et votre réparation. Ce jour-là revenez ici; car c'est ici que le fils d'York finira ses misères. Adieu.

Aussitôt il s'élança pour saisir à l'arçon de son cheval la courte épée qui s'y balançait près d'une hache d'armes. Mais une ombre s'interposa entre la lumière et lui. Un bras nerveux saisit le sien. Une voix grave et affectueuse retentit dans cette solitude. Richard fut arrêté par un guerrier dont les armes froides étaient souillées par de larges taches de sang.

—Patrick!... mon ami, s'écria Richard.

—Qui parle de mourir? dit le noble Kildare. Qui parle d'abandonner sa cause et ses amis? Ai-je désespéré de toi, Richard? T'ai-je refusé mon sang? Vous-le qui coule. Il n'en reste encore que je te donnerai. Ton armée est perdue, nous t'en ferons d'autres. Une femme te renie et t'insulte, sois sans colère, pardonne; les apparences sont contre toi, et tu ne peux demander à cette enfant la robuste confiance d'un chevalier.

—Kildare, répliqua le jeune prince, ce n'est pas Catherine qui doute, c'est l'Angleterre, c'est le monde; et je n'ai pas de preuve à leur donner.

—Tu te trompes, Richard, tu en as une, et je te l'apporte. L'infortuné secoua tristement la tête. Catherine, courbée et palpitante, se redressa pour écouter avidement.

—Oui, continua Kildare, une preuve irrécusable, invincible. Un ami peut douter de son ami, une femme de son époux, un fils pourrait douter de sa mère; mais une mère ne se trompera jamais sur son fils; jamais elle n'acceptera un imposteur à la place de cet enfant tant pleuré. Tu as une mère, Richard, pourquoi l'oublies-tu? Ce n'est pas à tes sujets, ce n'est pas à tes amis, ce n'est pas à ta femme qu'il te faut demander si tu es bien Richard d'York, roi d'Angleterre. C'est à Elizabeth Woodville, veuve d'Édouard IV, c'est à ta mère; tu devrais déjà être parti.

—Oh! s'écria Richard, ressuscité par ce mâle conseil. Dieu lui-même a parlé par ta bouche! Il ne m'a donc pas abandonné tout à fait!

—Ce n'est pas l'entreprise d'un homme ordinaire, continua le vieux chevalier. Aller retrouver la reine douairière dans la retraite inaccessible où la cache Henri VII, depuis qu'on parle d'un prétendant à la couronne, forcer l'entrée du monastère de Bermondsey que gardent nuit et jour des légions dévouées à l'usurpateur, c'est une œuvre ardue, c'est un exploit qui prouverait à lui seul une âme toute royale.

—Bon Patrick, dit aussitôt Richard avec un geste d'admiration et un sourire plein de tendresse, ne gâte point, par ce que tu nommes la prudence, la noble leçon que tu m'as si brusquement donnée. Il y a danger, dis-tu, témérité même à traverser deux comtés, à franchir les lignes de trois armées pour me rendre auprès de la reine douairière, tant mieux; j'ai beaucoup à prouver, Patrick, moi qui inspire tant de doutes. Tu m'as fait du bien en énumérant les périls que je vais courir; car je sens qu'ils ne feront pas même battre mon cœur. La reine Elisabeth est à Bermondsey, voilà tout ce qu'il me faut; à ses pieds est ma confusion ou ma gloire; à ses pieds est la preuve de ma loyauté. Vois-tu, Patrick, quand il me faudrait courir à Bermondsey sur un sol fait de pointes d'épées, dans une atmosphère de flammes, sous un ciel croulant de tonnerres; quai, je devrais coudoyer à chaque pas un gibet infamant, j'irais à Bermondsey plus rapide qu'une flèche, plus joyeux que l'oiseau regagnant son nid. J'y volerais, et j'arriverais, Patrick, car j'ai foi en Dieu, en un Dieu de justice et de miséricorde qui a, depuis le berceau, éprouvé mon corps et mon âme, et qui maintenant me garde, et fait briller à mes yeux la récompense.

Richard s'arrêta l'œil étincelant, inspiré. Catherine s'était adossée à la muraille, le front incliné, les paupières à demi

closes, comme incapable de suivre en son vol sublime cette âme emportée bien loin de la terre.

—Ainsi, reprit le jeune duc, je me rendrai au monastère de la reine Elisabeth. A toi d'autres devoirs aussi importants, aussi sacrés. Alors qu'on m'appelait duc d'York, une femme illustre et généreuse s'est donnée à moi, je lui ai juré fidélité, protection jusqu'à la mort. Ce n'est pas moi qui jamais eusse douté d'elle ; mais de ce qu'elle n'a plus ni estime, ni amour pour moi, ce n'est pas une raison pour que je l'entraîne en des dangers acceptables seulement pour une épouse dévouée. Tu prendras le peu d'Écossais qui nous restent, et, sous cette escorte, tu conduiras lady Catherine Gordon où elle désirera d'être conduite. Je suis assuré que, même en se remettant aux mains de mon ennemi, Henri VII, lady Catherine aura la loyauté de stipuler ta liberté, ainsi que celle des nôtres. Prépare-toi au départ. Madame, veuillez lui donner vos ordres.

En parlant ainsi, Richard, le cœur gonflé, s'était éloigné du tertre occupé par Catherine, et s'avancait avec résolution vers les plus impatients de ses serviteurs, qui, réunis enfin après tant de peines et de périls, attendaient respectueusement l'issue de cet entretien qu'ils ne pouvaient comprendre.

—Milord, dit Catherine d'une voix tremblante en s'adressant au vieillard, ne vous hâtez pas de m'accabler. Vous en avez cru votre cœur, moi j'ai cru croire les accusations de la duchesse, ma seconde mère. Jamais je n'accepterai la honte, même sur un trône ; jamais je ne désisterai la loyauté, même sur un échafaud. J'accepte la sentence de la reine Elisabeth Woodville comme un jugement sans appel : et, avec vous, je comparaitrai devant elle à Bermondsey.

Richard se retourna soudain au bruit de ces nobles paroles. Il eût voulu en remercier la bouche qui les avait prononcées ; mais, pareil à la sabine antique, Catherine, après avoir révélé toute son âme, venait de rabattre son voile sur ses yeux troublés.

CHAPITRE III

SUR LA ROUTE DE BERMONDSEY.

Bermondsey, ancienne abbaye grave et sombre, était un des ornements du poétique comté de Surrey.

Sous les arceaux de son cloître en briques à voussures de pierre fleuronées, plus d'une royale douleur s'est exhalée en silence, et la dalle de granit qui le pave couvre aujourd'hui les mélancoliques promeneurs qui l'ont fait résonner sous leur pas.

Abbaye en temps de paix, elle a ses jardins tapissés de gazon et rouges de petites roses. Les guirlandes de lierre et de clématites escaladent ses longues murailles ; des cygnes voguent sur ses grandes pièces d'eau moirée. C'est la maison du repos, de l'oubli. Ceux qui l'habitent glissent sans bruit plutôt qu'ils ne marchent dans ses allées ombreuses.

En temps de guerre, c'est la forteresse. Les remparts sont opaques ; un char y roulerait comme sur ceux de Sémiramis. La herse est baissée la nuit ; une eau profonde et noire durt dans les fossés. On voit les casques surmontés d'une pique reluire aux rayons de la lune derrière les créneaux. Bermondsey, défendu par une simple garnison, arrêterait des armées, et c'est toute une armée que le roi Henri VII a mise dans Bermondsey pour y garder la reine douairière, depuis qu'un rejeton d'York a été signalé à l'Angleterre.

Une armée, c'est beaucoup, et pourtant c'est peu si l'on considère le genre d'ennemi qu'il s'agit d'éloigner des murs. Cet ennemi invisible, insaisissable, c'est un souffle venu du dehors ; c'est un bruit intelligible seulement à l'oreille d'une mère ; c'est la nouvelle que Richard existe, qu'il avance, qu'il entraîne les populations autour de son cheval de guerre. Des soldats sauront-ils l'empêcher de passer par-dessus les murailles, cette rumeur aérienne qui court avec le nuage et le vent ? Sauront-ils également renfermer à Bermondsey les vœux et

les soupirs d'Élisabeth, qui s'élancent de cette prison vers les plaines où vit et combat Richard ?

En attendant, ce malheureux fils tant désiré, tant appelé, franchit ardemment les distances. Sa petite troupe, évitant les villes et se dérobant aux nombreux détachements lancés par Henri VII à sa poursuite, gagne chaque nuit un peu de terrain. Il dort ou guette pendant le jour.

Lord Kildare a oublié ses années. Il marche à l'avant-garde ; il éclaire la route à son prince. Ses émissaires montagnards, éprouvés par cent combats, aplanissent les premières difficultés, se renseignent et vont transmettre à Richard l'itinéraire adopté, les nouvelles recueillies.

Richard a placé Catherine et vingt soldats d'élite à l'arrière-garde. Les deux époux ne se sont point parlé depuis la cruelle scène de l'abbaye en ruines. Chez Catherine les ressentiments sont éteints : la santé renaît, l'espoir ranimerait l'amour et les forces, mais un ennemi implacable, un ver impitoyable ronge un à un ces rejetons précieux du bonheur. Susannah veille, elle verse incessamment du poison sur la blessure mal cicatrisée ; elle accuse sans relâche Richard de félonie et d'imposture. Soit que sa haine résulte d'une conviction naturelle, soit qu'une influence secrète la couve et l'alimente, il y a dans chaque pensée, dans chaque parole de cette femme fanatisée un élan pernicieux contre Richard. C'est elle qui éteint dans le regard de Catherine l'indulgence et le pardon, elle qui lui conseille de rompre avec un lâche amour. Elle fait plus : elle lui propose de fuir, de se dérober à l'escorte ou de la corrompre. Elle se chargera de tout. Elle saura trouver des chemins secrets qui conduisent à la mer. Elle ramènera sa Catherine soit en Écosse, près du roi Jacques, soit en Flandre, près de la "bonne" duchesse, qui attend sa filleule et la protégera.

Puis, quand elle a tout bas risqué ces audacieux conseils, elle en épie l'effet sur le visage naïf et doux de la jeune femme. Elle s'indigne si la réponse est incertaine ; elle s'enhardit alors ; elle énumère les dangers, les trahisons qui menacent.

—On te trompe, murmura-t-elle, ma fille ; on ne te conduit pas à Bermondsey. Bermondsey ne s'ouvrirait pas si facilement devant la poignée d'Écossais que commande Kildare. Et puis à Bermondsey l'imposteur trouverait trop tôt la conviction et le châtement de son imposture. Non, tu es destinée à partager les exils, les crimes du faux York. On te réserve l'honneur de parer ses défaites. Il t'emmène, tu es son unique trophée. Il faut croire, dira-t-il, que je suis quelque chose, puisque voici une fille d'Huntley, une Gordon, une alliée des rois d'Écosse, qui m'appelle son seigneur et maître. Oh ! mon enfant, fuis ce malheur ! fuis cette honte ! cède à mes conseils. Sache distinguer ta véritable amie, ta nourrice, ta mère, de ces misérables ambitieux qui font de toi leur jouet et leur bouclier.

Mais, à ces paroles amères, à ces exhortations furieuses, Catherine opposait seulement un refus et des larmes. Susannah, mal combattue, s'excitait elle-même à tenter un victorieux effort, et se cherchait des appuis.

Une nuit qu'on marchait vite, par un temps pluvieux et sombre, Catherine crut s'apercevoir que ses gardes écossais suivaient plus lentement que de coutume, et qu'au lieu de se tenir à portée du corps de cavaliers commandés par Richard, ils coupaient obliquement la plaine vers la gauche. Derrière elle, Susannah, enveloppée dans son plaid, se concertait avec les montagnards par des colloques fréquents, qui cessaient lorsque Catherine venait à se retourner.

Ce manège dura près d'une heure. La jeune duchesse fatiguée, inquiète, appela sa nourrice, et lui fit part de ses remarques. Susannah répondit froidement que la marche suivie était tracée d'avance par les ordres du chef. Catherine se contenta d'abord de cette apparente soumission ; mais bientôt après, n'entendant plus devant elle le pas sonore des chevaux de Richard, et retrouvant une petite rivière torrentueuse qu'elle se souvenait d'avoir traversée le matin, elle

s'arrêta, et interpellant Susannah qui passait outre sans paraître remarquer le trouble de sa maîtresse :

— Nous nous égarons, dit elle ; voici la Leigh, qui devrait être à dix lieues derrière nous, si nous eussions suivi la bonne route. *Ou sommes-nous ?*

— Milady, tu es dans la bonne route, répliqua sentencieusement Susannah.

Mais ce n'était plus des sentences qu'il fallait à Catherine.

— Pas d'équivoque, s'écria-t-elle, ou sommes-nous ? Réponds ! Tu te tais. Répondez, Georges, répondez, MacFrye, répondez !

Les montagnards ainsi interpellés baissèrent les yeux, après avoir sollicité d'un regard l'aide de Susannah toujours muette.

— J'ai interrogé, dit Catherine avec dignité ; j'ai commandé. M'obéit-on ici ou suis-je trahie ?

— Tu es notre duchesse, notre divinité ! s'écria impétueusement l'Écossaise, et nous voulons tous te sauver en dépit de toi-même. Allons, suis tes fidèles Écossais ; on te conduit au port de salut.

Mais ces paroles rassurantes avaient poussé au comble la terreur de Catherine. Elle sentait le piège. Elle devinait le sens de cette contre-marche. Saisissant Susannah par sa main nerveuse :

— Où est le duc ? dit-elle.

Susannah avec un sourire moqueur :

— Quel duc ? l'imposteur ? le faussaire ?

— Mon époux, mon maître ! s'écria Catherine. Où est-il ? n'espérez pas me le faire abandonner. Même coupable, même criminel, même souillé d'opprobre, je le défends, je l'aime. Susannah poussa un rugissement étouffé.

— Allons, dit-elle d'une voix impérieuse aux cavaliers qui l'entouraient, prenez son cheval par la bride et courons !

— Trahison !... infamie ! s'écria Catherine. Oh ! lâcheté ! Je vous défends de toucher à mon cheval... Au secours !

Ses cris déchirants se perdirent dans le désert, mais ils portèrent l'épouvante et la honte au cœur de ses plus braves gardiens.

— Ne criez pas, maîtresse, dit l'un d'eux d'une voix suppliante.

— Maîtresse, c'est pour vous sauver, dit un autre.

— Malheureux ! dit Catherine, je vous croyais loyaux et généreux, je vous croyais mes amis, et vous me déshonorez. *Quoi ! vous souffririez qu'on m'accuse de tel ou de tel. Quoi ! j'ai promis à Richard, à lord Kildare de les suivre, et vous me forceriez de manquer à ma parole !*

— Nous te forcerons à quitter la cause du mensonge et de la rébellion, dit Susannah, inexorable dans son fanatisme.

Et elle s'avança pour prendre les rênes du cheval, que Catherine essayait de tourner en arrière ; mais un des cavaliers lui arrêta la main.

— Non, Susannah, dit-il ; la maîtresse sait ce qu'elle veut. Elle commande et nous obéissons. Tu nous a trompés. Susannah, quand tu nous a poussés à égarer la maîtresse. Quant à vous, milady, rassurez-vous, vous n'irez qu'ou vous. On nous avait persuadé que vous cherchiez à fuir vers la mer, nous vous y aidions. Vous vouliez suivre le seigneur duc, faites, nos corps et nos âmes sont à vous. La route est de ce côté.

En parlant ainsi, l'Écossais montrait à Catherine le chemin même qu'elle venait de parcourir. Elle s'y précipita, sourde aux prières et aux menaces de Susannah. Derrière la duchesse s'élançèrent les cavaliers fidèles. La caravane, suivant ses propres traces, devorait le terrain. Ce ne fut que bien tard, aux premières lueurs de l'aube, qu'on s'aperçut de l'absence de Susannah. Peut-être la honte la retenait-elle en arrière. Peut-être son cheval avait-il failli. Avec elle quatre Écossais manquaient à l'appel.

Catherine, qui avait conservé contre sa nourrice un ressentiment proportionné à l'offense, ne s'occupait point d'elle avant le moment où on l'aurait de sa disparition. L'idée ne lui vint pas alors que l'absence de Susannah pût se prolonger, et dans la crainte de la rendre suspecte à Richard et à lord

Kildare, elle ne leur fit point savoir l'événement de la nuit. Aux questions qui lui furent adressées à ce sujet, elle répondit que ses Écossais la voyant fatiguée, avaient fait halte pour lui laisser quelques heures de repos. Ceux-ci se gardèrent bien de démentir leur maîtresse, qui les justifiait avant le soupçon, et le voyage se poursuivit vers Bermondsey sans que Richard eût appris l'horrible malheur dont Susannah l'avait menacé, dont l'avait sauvé l'amour de Catherine.

Seulement l'Écossaise que sa maîtresse s'attendait chaque jour à voir reparaitre ne parut plus. Vindicative, elle était certainement à craindre et la prudence commandait à la duchesse de prévenir Richard de sa désertion. Mais le noble cœur de Catherine n'eut aucun soupçon. Elle était trop convaincue du dévouement de Susannah pour rien redouter d'elle ; et d'après ce raisonnement de l'âge d'or, elle garda le silence. Il était dans la destinée de Richard d'York d'être perdu innocent par ce qui sauve d'ordinaire un coupable, c'est-à-dire par l'amour, la fidélité, le courage, le dévouement.

Le jeune prince marchait toujours. Il avançait tête baissée dans sa morne carrière. Kildare et son avant-garde lui avaient frayé la route jusqu'à Bermondsey. Une fois là, l'intrigue et l'or devaient lui ouvrir une porte. Peut-être au dedans y aurait-il un combat à livrer ; mais l'issue de ce combat ne pouvait être douteuse.

— Pourvu, lui dit Kildare, que vous rencontriez la reine douairière, pourvu que vous vous fassiez reconnaître d'elle et qu'elle sorte avec vous de Bermondsey, peu importe que nous périssions, nous autres vos serviteurs. Votre mère, votre femme et vous, une fois réunis, vous pouvez tout ; et le trône est à vous.

Il fut donc convenu que Richard, bien caché, bien fortifié, dans un château voisin de l'abbaye, attendrait un signal pour se diriger sur Bermondsey. Catherine avait de son côté, accepté l'hospitalité d'une nièce de Lord Kildare. Au jour fixé pour l'attaque de Bermondsey, Richard la ferait prévenir, il la conduirait à la reine douairière ; il lui donnerait enfin cette preuve de laquelle dépendait l'avenir et la légitimité de leur amour.

L'entrevue dans laquelle ces plans furent arrêtés réunit les deux époux pour la première fois depuis la déroute de Taunton. Catherine y porta un cœur attendri, presque repentant. Elle appela Richard monseigneur, comme autrefois, et plusieurs fois ses yeux cherchèrent avec inquiétude l'œil froid et baissé du malheureux prince.

Celui-ci, toujours ulcéré, toujours incurable jusqu'à la réhabilitation qu'il poursuivait avec une énergie farouche, ne faiblit pas dans ce moment tant désiré. Sa froide dignité ne l'abandonna pas. Il appela Catherine lady Catherine, et la remercia du bout des lèvres d'avoir montré tant de courage et de persévérance dans le voyage.

— Vous voici au terme, madame, lui dit-il, et avant peu de jours, j'espère, non pas vous avoir rendu un époux, mais avoir rendu à l'Angleterre un roi. Alors, madame, si j'ai le bonheur de recouvrer ma couronne, je vous l'offrirai comme dédommagement des chagrins que notre alliance vous a causés.

Cela dit, et avant qu'elle eût pu répondre ce qui, de son cœur à elle, montait visiblement à ses lèvres, il ajouta du ton d'un chef qui distribue les rôles à ses capitaines :

— J'aurai soin que vous soyez appelée la première dans Bermondsey lorsque j'y aurai pénétré moi-même. La lutte sera terminée, les explications lui succéderont. Je ferai de mon mieux pour qu'elles vous satisfassent.

Catherine, humiliée, désespérée, allait faire fondre ce nuage par un seul rayon, par un seul sourire. Elle étendait déjà les bras vers son jeune époux, heureuse de jurer un amour éternel à ce front encore sans couronne ; mais Richard la salua d'un air de roi outragé, et prit congé d'elle ; il eut le triste courage de perdre son dernier regard, de repousser son dernier soupir. Une porte se ferma entre eux, et ce fut tout.

Parfois l'homme est bien coupable. Il accuse Dieu d'avarice et la vie de stérilité. Cependant Dieu a permis à l'homme d'aimer et d'être aimé sur la terre. Malheur à nous

si l'orgueil, l'avarice et la colère dessèchent ces fleurs et ces fruits divins.

Il en avait coûté beaucoup à Richard pour traiter si cruellement sa femme. La force d'âme qu'il avait déployée s'évanouit quand Catherine eut disparu. Il regretta douloureusement de n'être pas un soldat obscur, un de ces enfants perdus qui, jouant chaque jour leur vie au grand jeu des batailles, ne prennent pas la peine d'écouter les susceptibilités du cœur, et jouissent avec plénitude de tous les bons sentiments qu'ils rencontrent.

Être prince, et prince contesté, c'est une infortune tolérable pour une âme forte ; mais être l'époux de la plus adorable des femmes et rougir devant le regard de cette femme, c'était le plus grand des malheurs qui eût jamais frappé Richard. C'était celui qui avait le plus vite et le plus sûrement mûri sa raison. Désormais pour lui plus de jeunesse. Il pouvait rivaliser de défiance et de circonspection avec ses plus dangereux ennemis.

Que d'amour ce tendre cœur savait cacher, que de nobles ambitions il comprimait !

— Une femme, se répétait-il, nous rend heureux et puis nous trompe ; mais Kildare avait bien raison, ma mère m'aime aussi et ne me trompera pas. Trop de souffrances sont nées de mon amour pour Catherine. Si, plus sage, plus docile aux lois de la nature, j'eusse couru avant tout me jeter aux pieds de ma mère, si elle eût été mon premier, mon unique but dès mon entrée en Angleterre, l'ange protecteur de ma famille ne m'eût pas abandonné comme il l'a fait ; nu' ne se fût défié du fils d'York appuyé sur sa mère, et Catherine, ne doutant pas de moi, ne m'eût jamais fait douter d'elle. Aujourd'hui, après tant de jours perdus, mon astre se ranime, il brille devant moi depuis que j'ai repris la bonne route. Cet astre protecteur, je ne veux plus désormais le quitter du regard. Il éclairera chacun de mes pas, il fécondera chacune de mes pensées. Il réchauffera pour moi jusqu'à l'amour de Catherine. Oh ! je le comprends maintenant : Dieu me punissait d'avoir étendu la main vers ma couronne avant de la faire bénir par ma mère !

C'était dans de telles tristesses, dans de tels remords, que Richard attendait le résultat des entreprises de lord Kildare autour de Bermondsey. Pareil à ces fanatiques d'amour qu'un malheur frappe dans cet amour et qui se réfugient dans le plus cruel ascétisme, le jeune duc se reprochait jusqu'au souvenir de Catherine ; sa passion le dévorait, et il achevait de s'épuiser à la combattre. L'infortuné, renfermé dans sa retraite et se plongeant dans l'ombre, luttait avec désespoir contre ce fantôme riant auquel il eût dû incessamment ouvrir les bras. Aux traits enchanteurs, aux voluptueuses caresses de l'image de l'amante, il s'acharnait à substituer dans son cerveau les sévères beautés de la mère captive, les inflexibles devoirs de la royauté rayonnant à travers les orages, et cet intervalle entre le néant et la vie, ce précieux repos qui pouvait tripler ses forces au jour de l'action, il en abusait pour s'affaiblir dans le doute et la douleur. Il oubliait, ou peut être l'ignorait-il, que ceux-là seuls atteignent le faite des grandeurs et de la gloire, qui évitent le vertige et ne regardent pas en arrière ; l'homme qui détaille sa vie n'est pas fait pour une haute fortune, et dans cette rude mêlée où se disputent sceptres et couronnes, ceux qui veulent gagner le prix ne se baissent pas en chemin pour maudire un traître, relever un blessé ou ensevelir un mort.

Il eût mieux valu pour Richard de retremper son âme dans les baisers de Catherine. Certes il eût mieux valu pour lui se ruer aveuglément sur les pierres gigantesques de Bermondsey, risquer tout son sang, toute sa vie dans un assaut insensé, que de perdre en de prétendues habiletés les quinze jours précieux qu'il passa dans sa prudente retraite. Ce temps inestimable, d'autres moins amoureux et moins délicats se gardèrent bien de le perdre ainsi.

CHAPITRE IV.

BERMONDSEY.

Tout était prêt enfin. Kildare et ses Ecossais avaient pris position près de l'abbaye, dont la poterne devait leur être ouverte par un archer du parti d'York. Les Ecossais, armés à la légère, attendent le signal. L'avis est envoyé par le vieux lord à Richard. Celui-ci a fait prévenir Catherine qu'elle sera mandée près de la reine douairière. Encore quelques instants, et le sort du dernier fils d'York sera décidé : la Rose blanche aura vaincu ou succombé.

Richard sort de sa cachette. Il en sort, pareil au lion qui quitte son antre, les membres étirés, l'ongle poli, la crinière superbement agitée. Certes, en voyant sa blonde tête encadrée dans le plaid d'Écosse, sa main brandissant l'épée, son œil bleu regardant l'éclair, nul ne se fut risqué à nier le sang du fier Edouard. Alors Catherine se fut jetée en pleurant et en priant dans ses bras.

Le voilà donc venu le moment appelé par tant de vœux, par tant de soupirs, préparé par tant de veilles, acheté au prix de tant de sang et de tant d'or ! Richard va combattre, il va embrasser sa mère ; il s'entendra proclamer roi par cette bouche auguste. A cette pensée, le cœur du jeune prince bondit et se gonfle comme trop grand pour demeurer dans une poitrine humaine.

Il est convenu que Kildare aura le premier forcé le passage. Il a brigué l'honneur des premiers dangers. Maître de la place, il doit jeter à Richard, qui l'attend dans le fossé, l'échelle que graviront le prince et ses gardes.

Cet archer gagné à la cause de Richard a tout disposé dans l'intérieur de Bermondsey. C'est lui qui a prévenu la reine Elizabeth ; c'est lui qui a rapporté à Kildare les remerciements de la mère enthousiasmée ; lui enfin qui doit conduire Richard dans les appartements de la princesse.

Cet homme a fait plus, il répond de la connivence d'une grande partie de la garnison. Les soldats de Henri VII sont dit-il, fatigués de l'avarice et de la sévérité de l'usurpateur ; ils aspirent après le jour où la Rose blanche remplacera la Rose rouge sur les bannières anglaises. L'entrée de Richard à Bermondsey ne sera pas une bataille, mais un triomphe.

En effet, cet entrée fut un triomphe. Les soldats du château abaissent leurs armes, les Ecossais se glissent devant des rangs inoffensifs. Kildare envoie à Richard le signal attendu. Le fils d'York pénètre dans le monastère avec un religieux respect.

Au même instant, par la poterne ouverte, Catherine et sa suite sont reçus non comme des ennemis, mais comme des maîtres. Elle arrive sur l'esplanade immense. Son cœur bat d'espérance ; il bat d'amour. Catherine cherche au ciel pour la bénir une de ces étoiles qui sont les rayons infinis du regard de Dieu. Mais le ciel est noir et sinistre. Sur terre aussi le spectacle est effrayant. Cette plate-forme du château se perd dans l'ombre, elle est bordée de soldats immobiles qui semblent convoqués pour quelque imposante cérémonie. Quelle cérémonie plus sublime que cette reconnaissance de la mère et du fils, que la consécration de cette royauté légitime ? Est-ce trop de la solennité des cieux, des pompes terrestres, de la majesté des armées pour la célébration d'un si magnifique événement ?

Catherine s'avance timidement ; elle voudrait glisser dans l'ombre, fée invisible, et ne se faire connaître à Richard que par un muet baiser. Le jeune prince aussi paraît frappé de la grandeur du spectacle, et ses regards se promènent surpris de ces longues files de soldats au groupe peu rassurant de ses rares Ecossais.

Il cherche Kildare pour l'interroger ; Kildare n'est point sur la plate-forme. Richard le fait appeler en vain ; il ne répond point, il ne se montre pas.

Alors le prince demande à être conduit près de la reine douairière, et il s'adresse à cet effet à l'archer si dévoué qui a tramé le complot et livré Bermondsey.

Cet homme courbe la tête ; un sentiment pareil à la honte l'éloigne de Richard ; ses yeux deviennent incertains. Pour la première fois Richard se sent frémir, il saisit la main de cet homme.

—La reine, dit-il ; je veux voir la reine !

—La voici qui vient, répond l'archer d'une voix tremblante.

Richard regarde avidement. Il voit du fond de l'esplanade s'éclairer la voute qui conduit au monastère. A la lueur rouge des flambeaux, il distingue de nouveaux soldats qui marchent lentement, la pique renversée ; derrière eux des gens d'église, et il entend comme une lugubre psalmodie bourdonner dans le silence de la nuit.

Bientôt il distingue une forme monumentale, étrange, une sorte de litière blanche, rehaussée d'ornements d'or, un vaste linceul tranché de bandes noires, et sur ce lit funèbre une femme couchée les yeux fermés, les mains jointes, le front livide, dans la sombre majesté de la mort. Cette femme porte une couronne ; elle tient dans ses mains deux roses, l'une blanche et l'autre rouge, symbole de l'alliance qu'elle avait contractée sur terre, et qu'elle veut consacrer par la religion du tombeau. Ce tombeau l'attend à Windsor, où on la conduit.

Le funèbre cortège avance ; il approche. Sur son passage les tambours voilés grondent, les armes se baissent, les soldats s'inclinent et les officiers plient le genou. La femme morte arrive devant Richard, qui recule le cœur glacé, les cheveux hérissés d'horreur, sans avoir la force de murmurer ces mots :

—Ma mère !

Car il l'a bien reconnue ; car les traits de la morte ont repris hors de la vie leur sérénité, leur fraîcheur, car, loin des misères terrestres et près de Dieu, la malheureuse épouse, la malheureuse mère a trouvé cette éternelle jeunesse de l'éternelle béatitude, et Richard se rappelle cette femme si belle, si brillante, si douce, qui berça son enfance et l'appela "mon fils."

Il ouvre les bras, il veut pleurer, il veut appeler cette ombre. Sa vie, dix fois sa vie, il la donnerait pour acheter celle d'Elizabeth, pour obtenir un regard de ces yeux éteints, un sourire, un mot de ces lèvres à jamais fermées.

Ce n'est pas pour lui seulement l'horrible malheur, l'irréparable malheur d'avoir perdu sa mère. La destinée de Richard ne comporte pas d'infortunes ordinaires. Perdre Elizabeth en ce moment, c'est d'abord être orphelin ; c'est ensuite devenir un faussaire, un fourbe, un bâtard à jamais enseveli dans l'ignominie ; c'est la honte sans la réhabilitation ; c'est la ruine sans ressources ; c'est l'amour de Catherine à jamais perdu ; c'est une chute du ciel où déjà sa conscience et son courage l'avaient fait remonter. Enfin cette mort imprévue, si bien cachée ; cette mort apprise au milieu d'une armée ennemie, c'est peut-être la captivité, les supplices. Reconnu par un traître, il serait perdu. Sous ce fardeau trop lourd pour un seul homme, la force manque au malheureux Richard. Il fût tombé sans connaissance, si une voix perçant les ténèbres, une voix brisée, déchirante, ne l'eût aussitôt rappelé à lui.

Trahison ! cria cette voix bien connue, trahison, mon prince ! vous êtes perdu !

A ces mots, qui éclatent comme un coup de tonnerre, Catherine, défaillante, est saisie par Susannah, qui l'emporte en rugissant de joie, Richard se relève, le convoi a franchi la herse du monastère. Cette herse se referme tout à-coup, les soldats alignés agitent leurs armes ; un vieillard pâle, égare, les cheveux et la barbe rouges de sang, traverse l'esplanade en appelant Richard, qui reconnaît Kildare et se jette dans ses bras.

—Fuyez, dit le généreux chevalier, nous étions vendus par cette misérable Ecossaise ; je vous ai conduit dans un piège ; mais je vous en tirerai avant de mourir.

Et d'un signe il jette au ur du prince la poignée d'Écosais qui vont mourir pour le sauver. Ceux-ci soutiennent en

lions un choc désespéré ; ils reculent en combattant, en tombant un à un comme pour multiplier la barrière devant Richard. Kildare se dévoue pour emporter le fils d'York loin de la mêlée ; il le pousse sur l'échelle du fossé ; avec lui il fait descendre les trois derniers soldats vivants du malheureux prince, et quand il les voit en bas, il renverse l'échelle. C'est son suprême effort, il salue d'un cri le panache blanc d'York qui s'enfuit sauf et libre. Joyeux, il provoque vingt coups mortels, et tombe écrasé sur le rempart.

En vain les traits et les balles pleuvent sur les fugitifs, la nuit est noire, l'espace immense, et les archers de Henri VII ont perdu leur plus noble proie.

CHAPITRE V.

LA TRAHISON.

Quand la duchesse de Bourgogne n'eût pas eu ses raisons particulières de haïr Perkin et de le perdre, le succès de Henri VII dans cette guerre et l'affaiblissement progressif du parti d'York eussent suffi pour modifier la politique de Marguerite et la pousser à abandonner son prétendu neveu.

Assurement elle lui en voulait de s'être laissé vaincre mais elle avait conçu de son mariage avec Catherine une si violente indignation ; elle avait gardé de la scène de White-Sand un souvenir si amer, que, jetée hors de toute mesure, elle ne cherchait plus qu'un moyen décent de se désavouer elle-même et de conclure avec Henri VII une paix honorable pour son amour propre et son intérêt.

Fidèles aux traditions de race, constante dans ses affections de famille, elle avait commencé par essayer de séparer Richard et Catherine, afin de reprendre sa filleule, qu'elle aimait passionnément. On a deviné qu'elle avait provoqué la trahison de Susannah. Elle se disait en effet que Catherine une fois rendue au roi d'Écosse, ou ramenée à la cour de Bourgogne, le sort de Richard devenait chose indifférente. Les victoires d'un souverain lui tournent à gloire ; ses défaites, il les impute à la mauvaise fortune ; Marguerite ne serait point déshonorée pour avoir été vaincue. Richard tomberait, mais avec honneur : il mourrait, mais sa chute et sa mort donneraient un nouvel intérêt à la cause d'York. Perkin, âme bien trempée d'obstination et d'orgueil, voudrait jouer le prince jusqu'à son dernier soupir. Il n'avouerait jamais son mensonge, et le Lancastre, en l'égorgeant, serait censé avoir versé une fois de plus le précieux sang de la branche rivale. Ce sang d'un imposteur féconderait la terre pour la régénération du Rosier blanc, et en même temps il assouvirait la haine et la vengeance de l'altière souveraine, si cruellement trompée par le misérable instrument de ses ambitions.

Telles étaient les nouvelles vues de la duchesse, et rien ne semblait pouvoir les contrarier. Déjà elle prenait avec sa cour les airs sombres d'une parente dévorée par l'inquiétude. Déjà elle affectait de répéter bien haut que Richard était perdu sans ressources ; qu'un jour ou l'autre il tomberait dans les mains d'Henri VII, et que le monde allait contempler l'odieux spectacle d'un assassinat politique. Puis tout bas elle se disait que Catherine allait être amenée ; que rien ne serait aussi intéressant que cette jeune veuve du dernier York en longs habits de deuil, qu'enfin ce rôle de la protectrice des enfants d'Edouard, jusque là compromettant et dangereux, elle allait pouvoir le jouer aux applaudissements de l'Europe, et sans péril aucun, peut-être même avec des chances de bénéfice.

Il avait été convenu avec Susannah que les projets de Perkin sur Bermondsey seraient dévoilés au gouverneur de l'abbaye, le prétendant arrêté, mis à mort avant d'avoir pu communiquer avec la reine douairière dans la crainte que celle-ci ne reconnût et ne signalât l'imposture ; Catherine reconquise, entraînée vers la mer, embarquée et conduite aux bouches de l'Escaut, d'où on l'eût conduite chez la duchesse.

En un mot, le plan était complet, infaillible. Il ne pouvait échouer, confié à la haine vigoureuse de Susannah.

La duchesse s'était à peu près assigné un délai pour l'arrivée de Richard. Au jour prévu, ses éclaireurs lui signalèrent l'entrée du petit navire en Escaut. Marguerite, avide de voir la première sa chère Catherine, se rend dans une maison de campagne située au bord du fleuve. Là on fait aborder l'esquif aussitôt qu'il arrive en vue. Marguerite ouvre déjà les bras pour y serrer la fugitive. Susannah paraît seule ; seule et ses grands yeux creusés par les remords et les larmes. A cet aspect sinistre, la souveraine s'arrête épouvantée.

—Et Catherine ? dit-elle en promenant çà et là un regard incertain.

—Catherine est demeurée au pouvoir de Henri VII, répondit laconiquement l'Ecoissaise.

—Avec Richard ?

—Richard est libre.

—Libre ?

—Il s'est échappé du piège. Il a pu gagner l'asile de Bauley. Il est inviolable, il est sauvé ! La reine Elisabeth est morte !

Ces coups précipités, ces coups terribles tombent comme une grêle de balles meurtrières sur la duchesse. Pâle, vacillante, cramponnée de ses doigts crispés au bras du fauteuil massif dans lequel elle s'est affaissée, l'orgueilleuse sœur d'Edouard essaye de résister en reine ; mais ses forces s'épuisent, elle fléchit ; elle articule d'une voix éteinte cette question suprême :

—Que prétend faire de Catherine le Lancastre trois fois maudit ?

Susannah, toujours impassible :

—Il a dit, répliqua-t-elle, qu'il la gardait comme complice du faux York.

—Complice ! elle !... cet ange ! il oserait...

—Il osera la faire juger et décapiter, ajouta l'Ecoissaise.

Marguerite se leva terrifiée. Susannah se rapprocha d'elle, et, d'une voix basse, altérée par le désespoir :

—Henri était venu lui-même à Bermondsey, dit-elle ; il voulait faire ses affaires en personne ; il a tout dirigé, tout prévu... Catherine lui sert d'otage contre vous, contre Richard lui-même. C'est nous qui sommes pris dans le piège. C'est nous que nous avons trahis. La tête de Catherine tombera, et c'est moi qui l'aurai tuée !

—Mais sur quoi Lancastre oserait-il fonder cette complicité de Catherine ? Si elle n'eût pas cru Perkin un véritable York, l'eût-elle épousé ? Elle a donc été de bonne foi ; elle est donc innocente.

—D'abord, répliqua Susannah, Catherine n'est pas lâche et ne se défend point ; ainsi elle proclame son mari le véritable York !

—Elle se perd !

—Vous voyez bien !

—Je la sauverai malgré elle !

—Non, dit tranquillement l'Ecoissaise.

—Et pourquoi, non ? s'écria Marguerite, offensé du calme dédaigneux de cette femme.

—Parce que, répondit Susannah, il vous faudrait, pour la sauver, faire ce que vous ne ferez pas.

—C'est-à-dire...

—C'est-à-dire étouffer l'orgueil, avouer vos fautes, vous humilier, enfin ; les reines ne font pas de pareils sacrifices.

—Il paraît, dit Marguerite après un long silence, pendant lequel son âme hautaine s'exerçait à la patience, il paraît que Lancastre a déjà fait ses conditions.

—Sans doute.

—Que tu as ratifiées, peut-être ?

—Moi, oui ; mais cela ne suffit pas.

—Tu as la générosité d'en convenir. Merci, dit la duchesse avec ironie, tandis que Susannah fronçait le sourcil et grondait sourdement. Et quelles seraient ces conditions auxquelles mistress Susannah, la nourrice, a daigné souscrire ? demanda Marguerite en ricanant pour cacher ses angoisses.

—Vous comprenez, dit froidement l'Ecoissaise, que moi, qui ne suis pas reine, j'ai un cœur, et que j'ai supplié Henri de me rendre Catherine Gordon. Vous comprenez que je lui ai expliqué l'erreur de cette enfant, sa noblesse d'âme, et que j'ai imploré son pardon bien humblement, bien douloureusement, avec des larmes de sang dans les yeux, et en me roulant à ses pieds dans la poussière ! Je ne suis pas reine, moi, vous comprenez !

—Après ? murmura Marguerite.

—Après ? Il m'écouta, me releva, et me dit : " Si j'avais ce faux Richard, Catherine serait déjà libre. Mais il est en sûreté ; il me menace encore. L'asile de Bauley le protège ; il est sacré : nulle puissance en Angleterre n'osera forcer cet asile. Que faire ? Je veux que la guerre finisse. Je sais que cet homme est un imposteur ; mais tout le monde ne le sais pas comme moi. Catherine, l'insensée, le proclame fils d'Edouard ; lui, le misérable, crie plus haut que jamais sa légitimité : madame la duchesse de Bourgogne proteste qu'il est son neveu, et qu'il s'appelle York. Que faire ? Ces trois témoignages me poussent malgré moi à la colère et au châtiement de l'imposture ; sans ces témoignages, je rirais et pardonnerais. Mais le salut de l'Angleterre, l'honneur de ma couronne, la fortune de ma maison me commandent d'anéantir mes ennemis. Je les anéantirai. Je tiens la femme de l'imposteur ; elle confessera l'imposture, ou périra la première."

Marguerite frissonna.

—Et je dis qu'il a raison, reprit impassiblement Susannah.

—Tu lui as répondu, pourtant, dit la duchesse, que Catherine ne peut trahir l'homme qu'elle a épousé devant Dieu ; que le coupable lui-même ne peut se déclarer coupable tant qu'il conservera une lueur d'espoir. Tu as dû lui répondre cela ?

—Non ; je n'ai rien répondu, répliqua l'Ecoissaise avec flegme. C'eût été inutile ; je savais bien ce qu'il veut, et, comme toutes les réponses possibles ne le lui eussent pas donné "ai préféré me taire.

—Que veut-il enfin ?

—De ces trois témoignages qui, réunis en faisceaux, l'effrayent et le dominent, il n'en est qu'un de véritablement décisif : le vôtre.

Marguerite secoua fièrement la tête.

—Il est certain, poursuivit l'Ecoissaise, que, malgré toutes les victoires de Henri VII, malgré tous les supplices qu'il ordonnera, Perkin sera aux yeux de beaucoup d'Anglais le véritable héritier d'York, tant que vous affirmerez qu'il est votre neveu.

—Assurément, dit la duchesse.

—Oui ; mais il ne l'est pas, reprit Susannah tranquillement : autrement, l'eussiez-vous trahi et perdu comme vous m'avez ordonné de le faire ?

Marguerite fit un mouvement qui n'altéra pas le calme imperturbable de sa sauvage confidente.

—Or, continua celle-ci, rien n'eût été plus naturel que de confirmer votre politique, si, Richard une fois pris par le roi, Catherine nous eût été rendue, si elle se fût trouvée à l'abri des vengeances de l'usurpateur ; alors il était commode, et jusqu'à un certain point délectable, de torturer Henri VII en laissant croire au monde que ce tyran avait assassiné un fils d'York, un roi légitime.

Marguerite se leva, stupéfaite d'être ainsi dévinée par une créature à peine admissible dans les rangs de l'humanité.

—Malheureusement, continua Susannah, les choses ont mal tourné. Nous avons perdu la partie il faut payer. Moi, je me suis exécutée selon mes moyens. A votre tour !

—Comment ? dit Marguerite, observant avec défiance l'étrange sérénité de l'Ecoissaise.

—Oui, madame, je suis allée trouver mon frère, un vieux soldat, dévoué comme moi à Catherine. Nous avons décidé que nous ferions le sacrifice de notre vie pour reprendre cette enfant. Notre vie, c'est tout ce que nous avons, mais nous la donnerons volontiers.

—Le sacrifice de votre vie. Que voulez-vous dire ?

—Il se peut que nous rencontrions des obstacles dans l'exécution de mon plan ; eh bien, en ce cas, celui qui abandonne sa vie est bien fort.

—Vous voulez forcer le roi Henri VII !... s'écria vivement Marguerite.

—Non, non, dit en souriant l'Écossaise, pas lui ; lui, pourquoi ? Il ne refuse pas de rendre Catherine, lui. Ce n'est pas Henri VII qui me gêne ; qu'on fasse ce qu'il demande, et Catherine est libre... Que peut-on exiger de plus ?

—Qui donc vous gêne, alors ? interrompit la duchesse, en fixant sur l'Écossaise un regard imposant, un regard de flamme, clair et terrible.

Mais les aigles d'Écosse n'abaissent pas leur paupière même devant la splendeur du soleil : Susannah ne sourcilla point.

—Bon Dieu ! dit-elle simplement, c'est vous seule qui m'inquiétez, madame ; car il est possible que vous hésitiez à faire ce qu'exige le roi d'Angleterre, et alors...

—Alors ? demanda Marguerite pâlisant devant cette monomanie fanatique.

—Alors tout le mal qui arriverait à Catherine vous en seriez cause, et vous en devriez, vous en rendriez compte, ajouta-t-elle avec une intonation étrange rendue plus intelligible par un sinistre sourire.

—Et voilà ce que vous avez décidé, ton frère et toi ? dit tout à coup la duchesse avec cette habileté des princes dont, tant de fois, la vie a dépendu d'une absence ou d'une présence d'esprit.

—Oui, madame.

—Où est-il, ton frère, avec toi ?

—Non, repartit Susannah toujours souriant avec plus de malice, pas avec moi. Il attend, loin d'ici, ce que j'aurai à lui annoncer. Il m'attend.

—Très-bien.

Elle observa longtemps ce visage, ce cadran de bronze derrière lequel oscillait comme un pendule l'arrêt de sa vie ou de sa mort.

—Tu attendras bien ma réponse jusqu'à demain, bonne Susannah ? dit la duchesse.

—Oui ! oui, et plus longtemps même si vous voulez. Le parti est difficile à prendre. Réfléchissez ! Réfléchissez !

En parlant ainsi, l'Écossaise prit congé de sa reine, toujours souriant, toujours calme et douce jusqu'en son dernier regard. Elle s'installa dans la maison sans bruit, sans trouble, sans apparente émotion.

Marguerite mit les moments à profit. Oui, la question valait qu'on la méditât. La nuit tout entière fut employée à ces méditations.

La duchesse commença par rire de la naïveté de cette pauvre femme, qui comptait sur un mauvais couteau d'Écosse pour influencer en ses décisions la veuve de Charles le Téméraire. Puis elle élargit cette question dans le moule de son cerveau royal.

A quoi bon éterniser une telle guerre, c'est à dire une telle série de défaites ?

Dans quel intérêt soutiendrait-on ce dangereux Richard, dont on ne serait plus maître s'il triomphait ?

Comment souffrir la continuation d'une alliance, c'est-à-dire la souillure d'une mésalliance infâme entre un juif et la plus noble fille d'Écosse ?

Dieu protégerait-il une dynastie fondée sur ces bases honteuses, sur ces commerces criminels ?

Ne manifestait-il pas déjà son indignation par l'appui accordé au parti de Lancastre, et laisserait-il vivre en paix, régner en paix celle qui, par ambition, par orgueil, aurait laissé mourir Catherine, un ange, quand un plus noble aveu, un aveu sans danger, pouvait lui sauver la vie ?

Enfin, n'était-ce pas justice, en sauvant Catherine, de ruiner, d'anéantir l'auteur de tant d'infortunes, ce Perkin odieux de tout l'intérêt qu'on lui avait porté, cet aventurier travesti en prince par l'adresse du malheureux Fryon, ce ver devenu

serpent, ce larron au triomphe duquel on avait sacrifié tant d'or, de sang et d'honneur, et qui n'avait rapporté qu'opprobre, misères et périls de tout genre. Oui, celui-là devait périr ; celui là devait tomber avili ; celui-là devait payer pour tous, victime expiatoire.

Seulement, comment céder ? De quelle façon ouvrir les négociations, dans quelle forme produire cette palinodie ? En un mot, devant quel intérêt si puissant humilier aux pieds d'un Lancastre tout l'orgueil de la branche d'York ? L'intérêt ! cette raison suprême, cette suprême excuse, où était-il ? Sauver la vie de Catherine, c'était un sentiment ; cela compte-t-il en politique ? Que gagnerait Marguerite à traiter avec Henri VII ?

Comme elle hésitait sur ce sommet escarpé, comme peut-être elle allait prêter à l'orgueil une oreille plus complaisante et abandonner ce sentiment pour les grandes raisons d'Etat, un envoyé du roi d'Angleterre fut annoncé à la duchesse précisément à l'heure, à la minute critique de sa décision ; on eut dit que du fond de son palais Henri VII, suivant des yeux chaque mouvement de ces machines politiques et analysant chaque intérieur de ses automates, venait de juger qu'il était temps de monter tel rouage ou de tendre tel fil. Son ambassadeur entra en scène à point nommé, trouva la duchesse dans les dispositions prévues, combattit chez elle les scrupules à l'instant qu'ils venaient de naître, lui fit des offres avant qu'elle eût pu rien désirer. Il promit la liberté de Catherine, la réconciliation des deux branches, la restitution des douaires et des propriétés afférents à la famille d'York ; il promit tout et ne demanda qu'une chose, précisément celle que Marguerite était sur le point de donner pour rien : l'abandon et la défaveur de Perkin Warbeck.

La souveraine, équilibrant cette fois l'intérêt et l'orgueil, le sentiment et le profit, n'hésita pas. Elle écrivit à Henri VII une lettre digne et adroite dans laquelle, plaignant le sort des princes en butte aux trahisons et aux duperies, elle reconnaissait son erreur au sujet du faux duc d'York. Elle déclarait que les preuves de l'imposture fournies par Henri VII lui dessillaient complètement les yeux. Après quelques réserves chaleureuses pour les droits d'York, elle admettait le droit de défense invoqué par Henri VII. Enfin cette déclaration, chef-d'œuvre d'habileté, c'était le filage ingénieux de la corde au bout de laquelle Henri VII demandait à suspendre l'époux de la douce Catherine.

Elle fut filée aussi complètement que possible. Et le lendemain l'ambassadeur, muni de cette pièce précieuse, prenait congé de la duchesse et retournait à Londres, accompagné de Susannah. Celle-ci, instruite du dénouement, avait baisé frénétiquement les mains de Marguerite, et voulait reprendre son enfant adoré, comptant l'enlever de Londres, et l'emporter si loin, que le bruit de ce passé croulant dans un abîme ne pût jamais parvenir à son oreille.

CHAPITRE VI

FRYON RÉ-APPARAÎT.

A l'heure où se concluait cette belle affaire, tandis que l'afidé de Henri VII dévorait l'espace pour porter sa proie au maître, tandis que Marguerite, tranquille en son palais, savourait la joie de s'être bien vengée en livrant au bourreau Perkin Warbeck, ce juif apostat, ce soir-là même deux hommes se glissaient, cavaliers étranges, hôtes tremblants, dans le bourg voisin de la maison ducale.

Ils ne regardaient pas ce spectacle splendide de l'Escaut buvant à l'horizon les derniers feux du jour. Ils n'avaient pas un coup d'œil pour les maisons à toits crénelés, à larges entablements sculptés qu'envahissaient les houblons et les roses pâles d'automne. Occupés seulement de leurs montures, dont les pieds frissonnants fléchissaient à chaque pas, dont le ventre ruisselait de sang, la hanche d'écume, ils semblaient appeler de leurs yeux avides, de leurs vœux inquiets l'hôtel-

lerie située au bout de la Grand'rue, qui s'annonçait de loin par le cliquetis joyeux des ferrailles de l'enseigne.

Enfin ils arrivèrent. La nuit était venue. L'un sauta légèrement à bas de son cheval. Sous son capuchon épais, sous les plis grossiers de son manteau de voyage on devinait la virilité ardente et vigoureuse. L'autre ne put mettre pied à terre sans l'aide de son compagnon. Ses jambes roidies, son dos voûté, la lenteur de ses mouvements trahissaient vieillesse et souffrance. Emporté plutôt que soutenu par le jeune, ce voyageur s'évanouit dès qu'il fut assis près du feu de l'immense cheminée, et ce ne fut pas sans un respect mêlé de frayeur que les gens de l'hôtellerie contemplèrent sa pâle et

osseuse figure, semée de cicatrices semblable au masque livide d'un cadavre qu'on sortirait du tombeau.

Le plus jeune des voyageurs, jeune, il était sans doute, mais sa moustache rousse contrastait bizarrement avec son crâne chauve; l'autre cavalier, disons-nous, tira les gens de leur contemplation par un vigoureux appel à toutes les spécialités du logis : aux valets, il recommanda les chevaux; aux servantes, les lits, à l'hôtesse le souper, à l'hôte il demanda papier, encre et plume. Cependant il ne négligea rien pour ranimer son vieil ami. Il frotta ses tempes de vinaigre, chauffait ses pieds, approchait un cordial de ses lèvres; et pour faire mieux comprendre son jargon anglo-français, il avait jeté un florin d'or sur la table.

Cette activité porta ses fruits : le vieillard fut installé aussitôt dans la meilleure cham-

bre de l'hôtellerie; une large coupe de vin de la Meuse réjouit le cœur du jeune homme, et il prit d'une main plus assurée la plume vierge encore que lui présentait l'hôte respectueux pour quiconque savait manier cette arme dangereuse.

On le vit tracer rapidement quelques lignes, rouler la feuille, la sceller d'un cachet gravé sur son anneau, et l'hôte fut plus surpris que jamais quand il reçut l'ordre de porter ce rouleau à madame la duchesse de Bourgogne.

Une heure après, il revenait accompagné d'un écuyer de la princesse, et ce dernier, de l'air le plus courtois, annonçait au voyageur que la souveraine lui accordait à l'instant même l'audience demandée.

Le voyageur donna un dernier coup d'œil à son vieux

compagnon, dont tant de soins n'avaient pas encore réchauffé le sang et pour qui l'évanouissement s'était transformé en un sommeil morne et lourd comme une agonie.

— Heureusement, dit-il, la princesse a de bons médecins, qui sauront bien faire vivre malgré lui cet honnête scélérat.

Et il partit sur le champ, peu touché des politesses dont cette audience de la duchesse le rendait l'objet à chaque pas.

En montant les degrés du palais, en traversant les vestibules :



Richard était depuis un mois à la Tour, un mois long comme un siècle.

— Qui m'eût dit dans ma prison, pensait-il, que je reverrais ces marbres et ces belles tapisseries de Flandre.

Décidément, je puis chanter comme Ajax : J'en échapperai malgré Henri VII !

A peine posa-t-il le pied sur le seuil du cabinet ducal, dont les portières se refermèrent aussitôt qu'il vit la duchesse faire deux pas à sa rencontre, deux pas ! le cérémonial usité envers les rois !

— Fryon ! murmura-t-elle, Fryon ! c'est bien lui !

Et elle regardait avec curiosité, presque avec intérêt, ce fantôme souriant de son air fin et railleur.

Fryon s'inclina, s'agenouilla, baisa le velours de la robe qui semblait ramper jusqu'à lui, et, sans se relever :

— Oui, madame, dit-il, Fryon, le pauvre homme que Votre Altesse a dû croire mille fois mort.

— Hélas ! oui, je l'avoue ! D'où sortu, Fryon ?

— Du donjon solide où le gracieux Henri VII me tenait fort habilement cadenassé, madame.

— Il t'a mis en liberté ! s'écria la duchesse avec une ombre de défiance que Fryon saisit en son vol.

— Oh ! que non pas, madame ; je me suis mis en liberté moi-même, moitié en trouant les pierres du magnanime monarque, moitié en persuadant à la femme de mon géolier, une jeune et naïve créature, qu'il est trop naturel qu'un innocent dégrade un peu les murs pour se distraire. Tout cela m'a coûté mes cheveux, je ne les regrette pas. Mais je ne suppose pas que Votre Altesse puisse s'intéresser aux récits très-banals de captivité, de pain dur et d'évasion d'un croquant tel que moi. Je consacrerai trois mots à vous dire qu'on m'a donné deux fois la question, trois autres mots vous appren-

dront que je n'ai point parlé, trois derniers mots suffiront à vous déclarer que je n'ai pas laissé perdre la première belle occasion de fuir. Enfin, madame, j'arrive, et j'ajouterai, cela seul est intéressant pour Votre Altesse, que je n'arrive point le cerveau ni les mains vides ; c'eût été trop mal reconnaître les bontés dont vous m'avez honoré, mal mériter celles que vous voudrez bien me témoigner, je l'espère.

—Fryon ! répéta la duchesse, subissant comme toujours le charme de cet enjouement et de cette philosophie. Eh ! que peux-tu m'apporter, pauvre dépouille, oublié du monde comme un mort, n'arrives-tu pas nu et sans cervelle comme un revenant ?

—Oh ! dit Fryon, si jamais cervelle a fait un rude exercice, c'est la mienne ; voyez ce crâne chauve et poli par les ébullitions cérébrales ; j'en livre à Votre Altesse les ressorts fourbis et fonctionnant à miracle. Mais un peu de sérieux avec une si grande princesse. J'arrive, ai-je dit, la tête et les mains pleines, il s'agit de le prouver. Oui, madame, j'ai traversé l'Angleterre bien vite, je vous jure, et cependant j'ai eu le temps d'y prendre tout ce qu'il y avait de bon pour nous.

Marguerite leva la tête.

—Madame, soyez persuadée que, malgré ma prison, je suis au courant des affaires absolument comme si je n'eusse pas quitté le cabinet de Votre Altesse, ou plutôt celui du roi Henri VII, car il sait vos secrets mieux que vous, c'est ce dont je veux avoir l'honneur de vous entretenir. Et d'abord, ma jeune géôlière me racontait volontiers ce qui se passait en Ecosse et en Angleterre. J'ai su Exeter, Taanton : j'ai su Bermondsey, je sais tout. Oui, ces désastres ont dû troubler les nuits de Votre Altesse, mais rien n'est encore perdu. Le prince est dans l'asile de Bauley ; Henri VII ne l'osera pas prendre, et nous l'y prendrons, nous. Le prieur est de mes amis, nous étudîâmes ensemble ; c'est moi qui lui fis obtenir ce bénéfice quand j'étais secrétaire de Henri VII. Je connais tout Bauley, comme j'ai connu ma prison ; pas un caveau, pas un souterrain, pas une route, pas une issue que je ne sache mettre à profit. Dans huit jours, si vous l'avez pour agréable, un de vos capitaines muni de mes plans, de mes instructions, aura pénétré jusqu'au noble fugitif et le fera libre comme je le suis moi-même. Ce serait déjà fait, je vous eusse apporté cette joie, si la géôlière de mon donjon eût possédé autant de livres d'or qu'elle avait de bonnes grâces et de toises de corde. Mais je connais mon ami le prieur, madame, il ne dédaigne pas le temporel, et c'est douze bonnes livres pesant de votre or le plus pur qu'il vous en coûtera pour presser dans vos bras votre neveu, le fils du grand Edouard !

Au lieu de la joie qu'il s'attendait à voir éclater sur le visage de la duchesse, Fryon vit soudain ses sourcils se contracter ; un nuage sombre envahit ce front orgueilleux, la majesté sévère, la dignité blessée, remplacèrent par un froid regard l'intérêt bienveillant et la familiarité du début de l'entretien.

—On voit, malgré votre assurance, dit enfin la duchesse, que vous avez perdu beaucoup en prison des choses qui se sont passées dans le monde. Vous donnez aux gens des noms anciens qui ne leur appartiennent plus. Vous considérez comme fort intéressantes pour nous des affaires qui ne nous concernent plus et desquelles nous sommes complètement détachée.

Fryon commença par jeter autour de lui un regard inquiet, comme pour demander si cette conversation avait quelque témoin caché. La duchesse l'interrompit.

—Non, personne ne nous entend, dit-elle, et je parle librement.

—Comment ! répliqua Fryon un peu troublé, votre Altesse se dit détachée des affaires d'Angleterre ; elle se prétend indifférente aux intérêts d'York ; elle va jusqu'à déclarer...

—Que vous appelez York une personne à qui ce nom n'appartient pas. C'est une habitude aujourd'hui surannée et que vous devez perdre à ma cour. Fryon, ne me regardez pas de ces yeux effarés. Nous sommes, je le répète, parfaitement

seuls, et je vais vous parler avec une entière franchise. Ce complot, si habilement ourdi par vous, m'a coûté fort cher et n'a pas réussi. Il a compromis mon honneur et tout ce que j'ai de précieux au monde. Il vous a coûté la liberté, presque la vie. J'y ai renoncé, pour ma part, imitez-moi ; vous y gagnerez encore plus que je n'ai perdu.

Un nuage, une flamme passèrent simultanément sur les paupières de Fryon. Il se crut foudroyé ; dans son saisissement, il resta muet, roidi, béant comme un idiot.

—A ce jeu que vous aviez inventé, poursuivit la duchesse, j'eusse perdu, avant un an, mes trésors, mes avantages, ma considération, et, qui sait, ma couronne ducal. Que chacun retire son enjeu, et Dieu pour tous !

—Quoi ! murmura Fryon éperdu, Votre Altesse prononce ainsi l'arrêt de ce généreux, de cet infortuné prince ?

—Eh ! vous me fatiguez ! s'écria Marguerite avec colère. Prince ! prince !.. la plaisanterie a vieilli, vous dis-je. Me croyez-vous toujours âpre, parce que longtemps j'ai paru l'être ? N'est-ce pas vous qui l'avez fabriqué, ce prince, fabriqué de mon métal, habillé de mes oripeaux, engraisé de ma cuisine ? Son rôle, qu'il jouait assez bien, du reste, excepté sur les champs de bataille, n'est-ce pas vous qui le lui avez siffié comme une chanson aux merles, à Tournay, dans mon petit château de chasse ; et tenez-vous tant à ce piètre élève, nous a-t-il fait tant d'honneur à tous deux, que vous ne jugiez pas qu'il est temps de lui rendre son nom de Warbeck, sa crasse juive et la potence qu'il coudoie effrontément depuis que je le tiens par la main ?

—Saints du ciel ! dit Fryon pâlisant et d'une voix étouffée, l'un de nous deux a perdu la raison, madame !

—Maitre Fryon !

—Voilà donc ce que dit du prince Richard la duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV ! continua-t-il, agité d'un tremblement convulsif.

—Voilà ce que dit la duchesse de Bourgogne d'un misérable faussaire dont je vous défends de prononcer le nom devant moi, Fryon, car alors vous me paraîtriez être son complice, et je vous ferais partager son châtimement.

—Oh !... s'écria Fryon en se frappant le front avec épouvante. Mais vous n'avez donc pas reçu cette lettre que je vous écrivais de la maison de chasse, où vous m'aviez envoyé avec ce jeune homme ?

—La lettre qui me disait : "j'ai trouvé un trésor ; préparez-vous à une joie immense !" Belle joie, riche trésor ! Vous voyez bien que je l'ai reçue, cette lettre ; vous l'écriviez le jour de votre enlèvement, n'est-ce pas ?

—Je l'écrivais, madame, dit Fryon avec une véhémence entraînant, le propre jour où, en interrogeant ce jeune homme pour lui donner sa première leçon, je m'aperçus qu'il en savait plus que le maître ; le jour où, cherchant à le apprendre la vie passée et les malheurs de la famille d'York, afin qu'il les racontât comme un oiseau bavard, je vis cette figure rayonner, cette intelligence resplendir, ces souvenirs s'éveiller, éclater comme des météores ; le jour où, par vos ordres, voulant lui enseigner le rôle de prince, je trouvai un roi sous des guenilles du mendiant, le jour enfin où, confondu dans ma prétendue science, j'écoutai au lieu de parler, j'admira au lieu de reprendre, et me prosternai à deux genoux devant les desseins de la Providence, qui m'apportait à moi, chétif, à moi, atone, le propre fils d'Edouard sauvé par Brakenbury, confié au juif Warbeck, et jeté par miracle sur votre passage comme une fleur de ces Alpes où un soir par hasard s'imprima le pied de votre cheval !

—Tu dis, s'écria la duchesse tremblante et se penchant le sein haletant vers ce révélateur exalté, tu oses dire que ce jeune homme et toi vous n'aviez pas concerté cette intrigue ?

—Je dis que j'avais donc raison de vous annoncer ce trésor et cette joie, je dis que je crois à la légitimité de Richard comme je crois à Dieu, je dis qu'il était impossible de se

tromper à cet accent, à cette ressemblance, à ce parfum de grandeur et d'innocence, à cette majesté de l'âme et du regard ; je dis que je vous ai envoyé le duc Richard, madame !

—Tu mentais et tu mens ! murmura la duchesse livide, et courbant la tête malgré elle.

— Dites cela, si vous l'osez, à Brakenbury lui-même, répliqua Fryon hors de lui ; vous verrez ce qu'il vous répondra.

—Brakenbury ! fantôme comme tout le reste ! fantôme ! fantôme !

—Oui, si je ne l'avais rencontré, rongé par le désespoir et la folie, au fond d'un cachot voisin du mien, où il s'était laissé jeter plutôt que de dévoiler son nom et son crime. Oui, si je n'avais su relever cette nouvelle, cette précieuse trace ! et si Dieu, pour sauver au moment suprême la plus parfaite et la plus infortunée de ses créatures, ne m'eût envoyé à vous avec ces preuves devant lesquelles tout va céder et s'incliner.

—Tu as vu Brakenbury ! il existe !... balbutia Marguerite.

—Ici, chez l'hôtelier Wapers, sous ma main ; faites-le venir, madame ; faites-vous raconter comment il emporta le petit Richard dans son manteau sanglant, comme il le cacha aux bords du lac de Genève, avec quel bonheur, pour le soustraire à Richard III et à Henri VII, plus dangereux encore, il le remit au juif Warbeck, lequel le substitua au fils égorgé de sa femme adultère. Apprenez toute cette histoire, madame, de la bouche de Brakenbury, et regardez ses yeux quand vous essayerez de lui dire que Richard d'York, votre neveu, votre roi, réfugié à Bauley, n'est qu'un faussaire, s'appelle Warbeck, et que vous voulez l'abandonner aux gibets de l'usurpateur Henri VII.

Fryon s'arrêta ; sa voix expirait dans sa gorge, et Marguerite, atterrée, se tordant les mains, n'eût pu supporter une parole de plus. Ce spectacle lui fit pitié, car il ne savait rien encore. Le malheureux s'expliquait l'effroi de la duchesse comme le contre-coup d'un danger qu'on vient d'éviter.

—Mais non, reprit-il doucement. Le découragement bien naturel, après tant d'épreuves, a déjà disparu de votre esprit. Votre Altesse ignorait que sa générosité, ses sacrifices eussent pour objet le véritable héritier d'Edouard ; elle ne croyait servir qu'un imposteur, un aventurier. Il faut, en vérité, que votre âme, généreuse princesse, ait été bien héroïque pour supporter aussi longtemps le rôle de protectrice envers celui que vous supposiez être un faussaire et un juif. Mais maintenant tout n'est plus que triomphe et joie. C'est votre sang que vous défendez, et nous allons recommencer une lutte que Dieu commande, et dont rien de votre part n'a compromis le résultat. Rassurez-vous, madame, je vous l'ai promis, avant huit jours, le roi Richard sera dans vos bras !

La malheureuse duchesse poussa un cri sourd, et s'abimant à genoux devant son prie-Dieu, arracha d'une main furieuse ses longs cheveux que l'âge et les chagrins avaient à peine argentés.

—Richard ! mon fils ! dit-elle avec mille sanglots déchirants.

—En quoi, madame ! reprit Fryon s'agenouillant près d'elle, ne viens-je pas de vous jurer qu'il était sauve !

—Il est mort, te dis-je ! répliqua Marguerite.

—Je vous comprends ; vous voulez dire que le roi Henri VII ne respectera pas l'asile inviolable de Bauley ; qu'il en arrachera le prisonnier. Mais ce sera pour le transférer dans une autre prison. On ne touche pas à la tête d'un prince de sa race, madame, quand l'Angleterre veille, et que vous, duchesse souveraine et fille d'York, vous affirmez qu'il est votre neveu ! Oh ! tant que vous avouerez Richard, ne tremblez pas pour lui.

La duchesse se souleva le front inondé de sueur, et saisissant le bras de Fryon de sa main de marbre :

—Eh bien, murmura-t-elle épuisée, aujourd'hui même cette main a signé que Richard d'York est un faussaire, et s'appelle Warbeck ; et cette déclaration, ce blasphème, l'ambassadeur d'Henri VII l'a peut-être déjà remise à son maître.

Fryon leva au ciel un regard que nulle parole humaine ne saurait traduire. De là, de cet asile de gloire incorruptible, il abaissa ses yeux sur la misérable toute-puissante qui gisait anéantie à ses pieds. Sa pensée parut chercher à lutter encore contre l'irréparable malheur de cette famille maudite, puis soudain, comparant ses forces de pygmée à ces scélérates de géants, il rejeta son manteau sur son épaule, et s'élança hors du palais pour respirer un air pur de tant de perversité.

—O mon Edouard ! gémissait la duchesse. O cher York ! j'ai tué notre unique enfant !

Et l'on entendit ce front chargé de couronnes résonner sourdement sur le chêne luisant du parquet.

CHAPITRE VII

LE TIGRE ET LA GAZELLE.

Après la catastrophe de Bermondsey, Catherine Gordon, prisonnière de Henri VII, avait été conduite dans un appartement de l'abbaye, gardée avec la plus extrême rigueur, bien qu'avec de grands respects, et jamais le roi n'avait laissé arriver près d'elle que son chapelain, chargé de négocier sa séparation d'avec Richard.

La tâche était devenue difficile, même pour un confident du Salomon de l'Angleterre. Les faibles sont invulnérables quand une fois ils se défient. Et combien Catherine n'avait-elle pas de motifs pour se défier à Bermondsey !

La trahison de Susannah, le guet-apens de l'abbaye, la séquestration d'une femme sans défense ; d'un autre côté, l'incertitude poignante du sort réservé à Richard, n'était-ce point assez pour éveiller la prudence dans un esprit naturellement pénétrant et exercé, par l'habitude des cours, aux combinaisons de la politique.

Rien que par ces considérations, Catherine eût été invincible ; mais une autre force, incalculable, irrécusable, venait s'ajouter à l'instinct de conservation. Catherine aimait Richard ; elle l'aimait éperdument depuis sa défaite. Tout ce qui, chez un autre, eût étouffé l'amour, c'est-à-dire les doutes, les déceptions, l'absence, tout cela, aux yeux de Catherine, avait doublé le prestige de Richard. Elle le sentait innocent ; elle comprenait son dévouement sublime ; elle était fière de le lui avoir inspiré. Cette preuve que le généreux fils d'Edouard cherchait à travers les embûches, au mépris de sa vie pour l'offrir à sa compagne, Catherine n'en avait plus besoin pour le croire prince, pour l'adorer comme époux et roi. En vain la reine mère avait-elle emportée dans sa tombe tout espoir de la réhabilitation de Richard, Catherine était convaincue, elle avait la foi, cette foi qui suscite les martyrs et fait éclore les martyrs.

Croyant profiter de l'isolement, de la torpeur apparente de la prisonnière, le chapelain commença sur le-champ ses attaques. Il expliqua que le roi ne pouvait encore prononcer la mise en liberté d'une insensée qui continuait à se parer du titre de duchesse d'York, usurpation incompatible avec quelle grâce que ce fût.

Catherine répliqua qu'elle ne demandait pas de grâce ; qu'elle s'était mariée avec un prince du nom d'York ; qu'à l'autel, avec l'anneau de ce prince, elle avait reçu son nom, honneur qu'elle conserverait jusqu'à son dernier soupir.

Comme on lui objectait l'imposture de cet époux, et la fausseté de son titre, elle répondit que le devoir d'un ministre chrétien consiste d'ordinaire à faire respecter le sacrement du mariage, et non pas à calomnier l'époux devant la femme ; que, d'ailleurs, cette imposture n'était prouvée par rien ; qu'une victoire du roi Henri et sa bonne chance montraient tout au plus qu'il était le plus fort. Elle conclut en demandant des juges ; décidée, disait-elle, à n'expliquer ses motifs que devant un tribunal digne de sa condition.

Le chapelain sortit décontenancé par cette défense de lionne. Mais son maître le renvoya chez Catherine avec ordre de lui annoncer qu'elle prodiguait en vain l'héroïsme ; que l'imposteur, prisonnier comme elle, ne lui saurait pas gré

de sa fidélité ni de son courage ; et que peut-être même était-il déjà mort et oublié

Il s'attendait à la voir frissonner et faiblir. Mais elle se prit à hausser les épaules, et à répondre avec un dédaigneux sourire que, si Richard était mort, le roi ne prendrait pas tant de peine pour tenir enfermée une pauvre veuve, et lui extorquer des déclarations superflues ; que rien ne la rassurait mieux sur le sort de son époux que cette persécution ; et qu'elle en augurait non-seulement le salut et la liberté du jeune prince, mais un retour de sa bonne fortune.

Le lendemain, Catherine entendit comme un bourdonnement formidable autour de sa ruche : la porte s'ouvrit, des pas rapides retentirent, la jeune princesse se sentit presser, ou, pour mieux dire, étouffer dans les bras de Susannah. Catherine avait mille fois détesté la trahison de cette femme : elle s'était juré de la châtier sévèrement. Elle repoussa donc l'Écossaise, l'écrasa d'un regard hautain, et lui demanda comment elle avait la hardiesse de reparaitre devant la victime de son infâme perfidie. Susannah se mit à genoux devant son idole, baisa le bas de sa robe, et protesta de son amour et de sa fidélité en versant un torrent de larmes. Elle voulut justifier sa trahison par l'excès de son dévouement. Catherine lui imposa silence, et réitéra sa dure question :

—Que venait faire Susannah au manoir de Bermondsey ?

Susannah répondit qu'elle y apportait la liberté ; que le roi d'Angleterre avait signé l'ordre de conduire Catherine Gordon en Flandre, et que la duchesse de Bourgogne attendait impatiemment, à la cour de Bruges, sa filleule chérie.

Catherine tressaillit. L'œil sournois et la joie mal déguisée de l'Écossaise, qui semblait s'émouvoir très-peu de la mercenaire, pourvu qu'elle réalisât le but de son voyage ; ce complot fait en dehors de Catherine par l'étrange combinaison d'Henri VII, de la duchesse et de Susannah ; cette aisance avec laquelle on emprisonnait et déprisonnait une princesse qui se croyait libre, parurent à celle-ci autant d'insultes intolérables. Elle y répondit par un seul mot :

—Et le prince !

—Quel prince ? répliqua l'Écossaise, s'armant cette fois d'un sauvage regard.

—Votre seigneur et maître, votre roi et le mien ! s'écria Catherine, ripostant par un coup d'œil foudroyant. Celui que vous avez lâchement vendu à ses ennemis, comme Judas, et que vous oubliez, misérable ! Mais je n'oublie pas, moi. Mes serments, je les tiendrai. Je ne sortirai d'ici qu'avec le prince, mon époux. Allez reporter cette nouvelle à vos nouveaux maîtres, et ajoutez qu'en Écosse, si les servantes trahissent leurs seigneurs, les filles nobles vivent et meurent fidèles. Allez !

Susannah pâlit. Elle connaissait l'opiniâtreté de cet agneau révolté par l'injustice. Cent fois elle l'avait vue, enfant, affronter les châtimens, appeler la mort plutôt que de manquer à ce qu'elle savait être son droit ou son devoir ; l'Écossaise n'essaya donc pas de lutter. Elle demeura le sourcil froncé, l'attitude offensive, et, après quelques instants employés à observer Catherine :

—Tu refuses, dit-elle, de me suivre pour retourner chez la marraine ?

Catherine, pour toute réponse, lui montra du doigt la porte. Susannah obéit, mais ce fut pour appeler les gardes qui, pendant cet entretien, arpentaient la galerie voisine, et dont les pertuisanes sonnaient sur les dalles de granit. Cinq de ces hommes apparurent au seuil de l'appartement de Catherine, qui se dressa furieuse et lança contre l'Écossaise une énergique malédiction.

—Madame, dit Susannah, refuse d'exécuter l'ordre du roi. C'est à vous de l'y contraindre.

Et déjà le chef de ces hommes s'avancait pour inviter la jeune princesse à la soumission ; déjà Catherine avait aperçu dans la cour une litière attelée et entourée d'une escorte à cheval.

—Un moment ! s'écria-t-elle : j'ai aussi des explications à donner au roi ; le roi ne peut refuser de m'entendre ; je veux lui parler.

—Le chef des hallebardiers voulut objecter qu'il n'avait pas d'ordre à cet égard ; que d'ailleurs Henri VII n'était pas en ce moment à l'abbaye de Bermondsey. Susannah montra le parchemin, scellé du sceau royal, qui enjoignait d'enfermer dans une litière et de conduire sans délai, jusqu'à la mer, lady Catherine Gordon. Soudain le chapelain arriva sur la terrasse, et, se faisant jour jusqu'à la prisonnière :

—Nul n'a droit d'empêcher lady Catherine de parler au roi si elle le demande, dit-il ; et je prends sur moi de la conduire près de notre gracieux monarque qui vient d'arriver au château.

Catherine s'élança triomphante vers ce protecteur inspiré. Susannah recula, froissant dans ses mains l'ordre inutile. Le chapelain, d'un air calme, indiqua le chemin ; quelques moments après, il introduisit la jeune femme dans l'autre royal, où l'habile chasseur attendait sa proie, et s'était préparé à la recevoir.

—Asseyez-vous, madame, dit-il d'une voix si douce qu'elle parut harmonieuse à Catherine, préparée sans doute à entendre un rugissement ; asseyez-vous, les femmes de votre race sont faites pour s'asseoir auprès des rois.

Elle obéit et baissa les yeux. Il reprit après un silence :

—Que désirez-vous de moi ?

—Seigneur, on veut me conduire en Flandre, dit-elle ; mais je ne puis accepter.

—Pourquoi ? dit Henri la regardant fixement.

—Je suis mariée, seigneur ; j'appartiens à mon mari dans la mauvaise fortune comme dans la bonne.

Henri secoua doucement la tête.

—Vaine générosité ! murmura-t-il ; celui que vous appelez votre mari a volé ce titre. La cour de Rome, un concile, au besoin, rompra ce mariage qui repose sur une imposture dont vous ne sauriez rester la victime.

—Jamais, s'écria Catherine avec feu, jamais je ne me dégageai !

—Auriez-vous si peu de soin de votre honneur et du respect dû à votre race ? dit tranquillement le roi. C'est impossible.

—Je ne me crois pas déshonorée par ce mariage, répliqua Catherine, qui eût voulu dire plus, mais qui n'osa compromettre Richard devant son compétiteur en le proclamant duc d'York et légitime roi d'Angleterre.

Henri sentit qu'on le ménageait. Il insista.

—Vous avez tort, continua-t-il. Ce n'est qu'un malheur de s'être mésalliée par ignorance ; ce serait un crime de persévérer dans une pareille erreur.

Cette fois il fallait s'expliquer. Catherine courba le front, joignit les mains, et une larme qui eût fait fondre le marbre jaillit de ses yeux brûlants.

—Seigneur, dit elle, votre sagesse est grande ; vous lisez dans mon cœur comme dans un livre ouvert. Vous voyez qui je crois être. Si c'est une erreur, plaignez-moi ; si c'est un crime à vos yeux, la source en est sacrée, ne me punissez pas.

—Vous !...oh ! non, dit le roi, pas vous !

—Ce serait moi que vous puniriez, murmura-t-elle.

—Est-il possible ! s'écria Henri avec une surprise si bien feinte, que Catherine s'y laissa prendre, vous aimeriez ce.....

Il s'arrêta ; elle rougissait de fierté.

—Ce Perkin Warbeck ? acheva Henri.

—Ce n'est pas Warbeck que j'aime, seigneur, dit la courageuse femme. Et puisque Votre Grâce m'a forcée de me prononcer ainsi, je ne me rétracterai point, bien assurée, si je le faisais, d'être désavouée par mon noble époux.

Henri se leva, fit quelques pas gravement dans la salle, ses mains jointes derrière le dos, le front penché, comme s'il luttait contre la colère ou poursuivait quelque méditation profonde.

—Il faut pourtant que je la détrompe, laissa-t-il échapper assez haut pour être entendu ; car, si je ne le fais, qui l'osera ?

S'adressant à Catherine étonnée :

—Voulez-vous croire ma barbe grise, qui, vous voyant si jeune, si belle, se sent entraîner vers vous comme vers une fille aimée ? Croyez-moi, partez pour la Flandre, je n'ai pas d'intérêt à vous le conseiller. Croyez-moi, lady Catherine, partez !

—Et... le prince... que deviendra-t-il ?

Henri ne s'irrita point de cette qualification ; le pâle sourire qui effleura ses lèvres s'effaça sur-le-champ.

—Oubliez cet homme, dit-il, si vous voulez qu'on l'oublie chez nous, si vous voulez que ma noblesse l'oublie, que mes soldats l'oublient, que mon bourreau l'oublie, lady Catherine Gordon.

Elle étouffa un cri. Il s'approcha d'elle affectueusement.

—Car cet homme, poursuivit-il, est un fourbe et un faussaire ; ses crimes sont avérés ; ses complices l'ont abandonné, rénié, livré à ma justice trop lente, et l'Europe, que j'en vais instruire, me demandera demain pourquoi elle n'apprend pas le châtiement en même temps que le forfait.

—Ceux qui le trahissent, s'écria Catherine, sont des lâches qui ne le connaissent pas !..

Henri, sans répondre, ouvrit un tiroir du meuble d'ébène incrusté d'ivoire devant lequel était placée sa table de travail. Il en tira la déclaration de la duchesse de Bourgogne et la mit dans les mains de Catherine. Celle-ci lut : ses regards se voilèrent ; son front fut effleuré par l'aile de la mort. Elle laissa tomber le papier de ses doigts.

Henri le saisit et prit en même temps la main glacée de Catherine.

—Vous comprenez, dit-il, maintenant, pourquoi vous avez le droit de rompre avec cet homme. Où sa destinée le pousse, la fille du noble comte d'Huntley ne peut pas le suivre !

—Milord ! milord ! murmura la jeune femme infortunée, en tombant à genoux dans le transport de sa douleur. Sa vie !.. sauvez sa vie !.. Milord, au nom de votre mère ! ne versez pas le sang de celui que j'ai appelé mon époux !

Catherine avait bien senti que cette renonciation de la duchesse était l'arrêt de mort de Richard. Elle comprenait que l'heure était venue de s'humilier devant le vainqueur.

—Je souffre bien, répliqua Henri, d'envoyer au supplice l'homme, le criminel qui a eu l'honneur de votre alliance ; mais comment éviterai-je cette nécessité ? Que dirait l'Angleterre ? Soyez loyale, lady Catherine, parlez en reine, si vous étiez ma femme ou ma fille, me demanderiez-vous d'épargner cette tête ? Tout à l'heure, ici même, vous vous disiez duchesse d'York. Donc, vous l'appeliez Richard, fils d'Edouard, roi d'Angleterre ! Si je l'épargne aujourd'hui, tout le monde demain dira : "C'est bien le roi !"

—Milord, je ne suis pas duchesse d'York ; je suis une pauvre femme qui vous supplie, vous chrétien, vous prince magnanime, vous le seul roi, le seul maître, de pardonner les offenses de vos ennemis. Voyez, je courbe la tête et reconnais mes fautes. Voulez-vous que j'en fasse publiquement l'aveu ? Milord, cette grâce, je la demanderai pieds nus, la corde au cou, sur les degrés de Westminster.

—Mais ce n'est pas vous, dit Henri palpitant de joie : ce n'est pas ma noble Catherine que je redoute, elle la loyauté, la vertu, l'honneur !

—Oh ! lui, s'écria-t-elle, lui fera comme moi, plus que moi ; je m'y engage pour lui !

—Encore de vos illusions, enfant ! c'est un pécheur endurci qui résiste à tous les bons conseils. Né de l'orgueil, c'est par l'orgueil qu'il périra.

—S'il savait votre douceur, votre magnanimité, dit-elle.

—Que ne les éprouve-t-il, ma fille, avec ma miséricorde ?

—Milord ! deux mots de ma bouche, et il sera persuadé ; on l'aura aigri, menacé ; il est fier !.. Que je lui parle, que je fasse luire à ses yeux la vérité, toutes ces fumées trompeuses se dissiperont.

—Le croyez-vous ? dit le prince avec une mansuétude paternelle.

—J'en réponds ! je le jure ! mais je lui promettrai sa grâce, n'est-ce pas ?

—Vous le voulez... grâce de la vie !..

—Grâce entière ! grâce comme Dieu la ferait ? Imitiez Dieu, vous son représentant sur cette terre !.. Oh ! seigneur, vous si bon et si grand !

—Cette enfant est une enchanteresse et me subjugué, dit Henri VII qui passa une main sur ses grands yeux fauves, comme s'ils eussent pu se mouiller d'une larme.

—Où est-il ? demanda Catherine dévorée de fièvre.

—Dans le couvent de Bauley, à trois milles.

—Un asile inviolable ! s'écria-t-elle imprudemment.

—Croyez-vous ? répliqua le roi. Alors, vous n'y sauriez pénétrer ?

La pauvre femme frissonna. Aucun asile ne devait être inviolable après la déclaration de la duchesse de Bourgogne.

—J'y vais, milord, reprit-elle en baisant avec passion les mains blanches et sèches du roi qui feignit de se laisser étourdir,

Henri appela son chapelain, écrivit une lettre au prieur de Bauley, et, bientôt après, la malheureuse frappait aux grilles de fer de l'asile sacré.

—Allons, pensa le roi, de ces deux femmes que j'avais pour adversaires, l'une m'a puissamment servi en voulant perdre Richard ; voyons si l'autre, en voulant le sauver, ne me servira pas encore mieux.

CHAPITRE VIII

LE COUVENT DE BAULEY.

Depuis le jour où ses Ecosseis l'avaient porté dans l'asile, Richard s'était aperçu que le martyre commençait à peine.

Richard ne se faisait pas illusion. Il était bien perdu. Un asile n'est respecté par un prince jaloux que jusqu'au moment où ce dernier a trouvé le moyen d'y pénétrer sans scandale. Plus de doute possible. C'est là, dans cette cellule sombre, que se dénouerait d'un coup de couteau, peut-être dans le nœud d'un lacet de soie, l'existence la plus douloureuse, et pourtant la plus regrettée ; car, faut-il le dire, Richard eût voulu vivre : il aimait !

Un jour, Richard entendit courir et crier dans son corridor. C'était le prieur qui arrivait tout effaré en recommandant au reclus de ne rien craindre. Bien plus, il parlait de joie, de faveur insigne, il rayonnait, et Richard n'eût rien compris à ces transports, à ces embrassades multipliées, si tout à coup, dans l'embrasure de la porte demeurée ouverte, il n'eût vu apparaître une forme divine, un séraphin, Catherine elle-même, qui s'arrêtait tremblante et navrée sur le seuil.

Il courut à elle en poussant un cri et s'arrêta soudain. Elle comprit ce doute, et se précipita les bras ouverts sur la poitrine de Richard qui chancelait sous le poids du bonheur. Leurs larmes se confondirent avec leurs cœurs dans cette muette étreinte, et chacun d'eux, tout en buvant les pleurs de l'autre, prit sa part d'espérance ou de désespoir.

—Oui, dit Catherine la première, car elle savait le prix des moments ; j'arrive vous chercher pour vous enlever d'ici.

Il tressaillit.

—D'où vous vient ce pouvoir ? demanda-t-il.

—Du roi. Je l'ai vu, il est miséricordieux ; il ne veut pas votre mort.

—Vous lui avez demandé ma grâce ? s'écria Richard en fronçant le sourcil.

—Pas d'orgueil, mon ami, répliqua la jeune femme avec une autorité douce mais ferme. Vous n'en avez ni le temps ni le droit. Ne vous révoltez pas, je parle en connaissance de cause. Tout vous abandonne. Vous seriez seul au monde sans l'amour de votre femme, amour sincère et qui ne reculera devant rien pour vous sauver, fût-ce devant le danger de vous déplaire.

—Permettez, Catherine, dit Richard, j'admire votre courage

et votre bienveillance pour moi ; mais je comprends moins la bienveillance du roi Henri VII. Veuillez avant tout me l'expliquer.

—En deux mots : j'étais prisonnière comme vous ; on m'allait renvoyer en Flandre chez la duchesse qui me redemande ; mais je n'ai pas voulu partir sans vous savoir en sûreté. J'ai déclaré cette résolution au roi, qui m'a permis de pénétrer jusqu'à vous.

—A quelles conditions, Catherine ?

—A la condition que vous vous courberez devant la vérité, devant la nécessité, surtout.

—C'est-à-dire que je demanderai grâce !

—Non.

—Il y a une condition cependant, et bien dure, puisque vous hésitez ainsi à me la transmettre.

Catherine chercha des yeux autour d'elle, aperçut l'escabeau de chêne qu'elle plaça près du fauteuil qui servait de siège et de lit à Richard. Elle s'assit, le fit asseoir, et, tenant ses mains, plongeant dans ses yeux, elle lui dit :

—Je vous ai juré fidélité, amour au pied des autels ; vous êtes mon époux, je vous aime. Rien ne saurait, ni altérer ma tendresse, ni affaiblir ma confiance. Si, en un moment de criminel orgueil, que je déteste, je vous ai offensé, pardonnez-moi ; c'était l'erreur d'un esprit faussé par les préjugés du monde. Depuis, j'ai réfléchi, et je sens que mes doutes avaient la portée d'un crime ; je n'ai pas le droit d'avoir des doutes envers vous. C'est vous, c'est votre personne que j'ai aimée dès que je l'ai vue ; c'est votre image qui s'est gravée à jamais dans mon cœur. Cet amour tendre et profond n'avait pas pour objet un prince de tel ou tel rang, de tel ou tel nom. Vous vous fussiez appelé Lancastre, que je vous eusse aimé Lancastre ; vous eussiez été un artisan, un serf, je ne sais quoi de vulgaire, que mon amour vous eût été chercher dans la foule. Aujourd'hui que je suis votre femme, ce n'est plus seulement une tendresse aveugle qui doit me rapprocher de vous, c'est le devoir, oh ! le plus doux des devoirs comme le plus sacré. Ainsi, quoi qu'il arrive, quoi qu'on dise, quoi que l'on nous reproche à l'un et à l'autre, nous serons unis, et rien ne nous désunira. Me comprenez-vous bien mon époux, mon trésor ?

—Oui je vous comprends, répliqua Richard pâle et défaillant. Vous voulez dire que vous êtes assez magnanime, assez bonne pour m'aimer tout misérable que je suis, tout menteur que je puis être. En un mot, vous me dites ceci : Tu n'es pas Richard duc d'York, tu t'appelles, Perkin Warbeck ; mais il ne sera pas dit que j'abandonnerai la chair de ma chair, et je sauverai Warbeck en dépit de lui-même.

Catherine se leva vaillante, exaltée.

—Et quand je dirais cela, s'écria-t-elle ; auquel de nous, Dieu qui nous entend l'un et l'autre, sourirait-il du haut des cieux ? au cœur dévoué ou à l'orgueil opiniâtre ? A celle qui, en dépit de tout, renouvelle ici son serment d'amour et d'alliance, ou à celui qui, malgré des preuves irrécusables, s'obstine à repousser les bras qu'on lui ouvre, et foule aux pieds sa femme prosternée ?

—Quelles preuves irrécusables avez-vous donc que je sois l'homme que vous dites ? demanda Richard.

—Tout à l'heure, chez le roi, j'ai vu, j'ai tenu dans mes mains une lettre, une dépêche par laquelle la duchesse de Bourgogne avoue qu'elle a été dupe d'une erreur, et déclare que vous n'êtes pas Richard d'York, et permet au roi Henri VII de proclamer cette même déclaration dans toute l'Europe.

—Oh ! murmura l'infortuné frappé à mort, et dont le sang glacé reflua jusqu'au cœur.

—Mais, s'écria Catherine en le saisissant dans ses bras, en le réchauffant de ses caresses, de ses baisers, qu'importe ! qu'importe encore une fois ? York ou non, voilà ce que j'aime, voilà cette tête chérie de mon époux, de mon seigneur. Que tu veuilles combattre encore, c'est de la générosité, c'est de l'amour. Tu m'aimes tant, que tu voulais me donner une couronne. Oh ! tu en es digne, mon amant, mon héros ! Mais tu as fais assez. Le sort s'est prononcé contre toi, contre nous.

Il s'agit maintenant de sauver ta vie, de laquelle dépend la mienne. Voilà ce que je veux, voilà ce que je t'offre, et que je ne te prie pas, mais que je t'ordonne d'accepter, s'il te reste quelque respect et quelque amour pour moi.

Richard, immobile, insensible, recueillait ses forces brisées. Catherine s'encouragea de ce silence comme d'une hésitation.

—Allons, dit-elle, tout est préparé, réglé d'avance. Rien à faire après cette lettre de la duchesse, la lutte serait insensée, elle serait ridicule. Le roi n'exige que ton acquiescement à cette lettre, et tu es libre, et tu es sauf, et en retour de tout ce que mon époux a fait pour moi, j'aurai du moins conservé sa précieuse vie.

Richard fit un effort, il prit la main de Catherine, et, la pressant avec tendresse :

—C'est bien, dit-il, voilà de la vraie, de la noble générosité. Vous avez fait votre devoir de femme loyale et dévouée. Moi je vous bénis, et Dieu vous récompensera.

—Tu acceptes ! s'écria-t-elle, enivrée.

—Accepter quoi ? dit-il, de déclarer que je suis Perkin Warbeck, un juif ; mais je ne le suis pas, ma bien-aimée Catherine.

Elle fit un mouvement qui l'éloigna du prisonnier.

—Déclarer, continua-t-il, que je ne suis pas Richard, fils d'Edouard, mais c'est impossible, puisque je le suis.

—Oh !... oh !... murmura Catherine avec impatience en secouant la tête et en frappant du pied la dalle de la cellule.

—Madame la duchesse de Bourgogne, poursuivit Richard, a ses raisons pour me nier aujourd'hui, ainsi qu'elle les a eues pour m'avouer autrefois. Cela peut constituer des preuves irrécusables, comme vous dites, aux yeux de toute l'Europe, aux vôtres. Cependant on ne l'a pas crue lorsqu'elle affirmait, et on la croit quand elle nie. N'importe. Mais en moi-même, dans ma conscience, au fond de ce cerveau que j'interroge, et qui me répond par des preuves aussi, je lis que je m'appelle Richard, que le trône d'Angleterre est à moi, et vous n'oserez pas me dire de me renier moi-même. Non, si vous croyiez fermement que je suis le duc d'York, vous n'auriez pas ce courage de me pousser à signer Perkin Warbeck et à déclarer que je suis juif. Répondez, l'oserez-vous ?

Mais Catherine, écrasée à son tour, ne répondait rien. Elle n'avait pas même l'air d'avoir entendu.

—La vie, reprit-il, ne vaut pas l'honneur, convenez-en, ma Catherine.

—Oh ! murmura-t-elle, je croyais que la vie passée près de moi, votre vie heureuse et bénie, avait pour vous tout le prix que je lui trouve moi-même. Je me disais que les grandeurs, les couronnes, l'éclat nous ont trahis ; qu'un autre horizon s'ouvre ; que Dieu vous a marqué d'avance, non pour être roi ou prince, mais pour être obscur, inconnu. Vos malheurs le prouvent. Ce Dieu clément vous offre une seconde existence toute de paix, d'amour et de félicité. Mes plans sont faits. J'abandonne avec vous l'Europe ; nous nous ensevelissons dans une retraite lointaine, où le bruit de notre passé n'ait jamais pénétré. Là, oubliés, nous oubliant nous-mêmes ; sans nom, même l'un pour l'autre, moi, m'appelant toi pour vous ; vous, mon âme et mon unique bien, nous conjurerons, à force de silence et d'humilité, les démons qui nous ont failli perdre.

—N'est-ce point là un beau rêve ? n'est-ce point là la réalité ? Est-il nécessaire de s'appeler York ou Huntley pour entrer dans cette route, et serons-nous Huntley ou York plus tard, après la vie, dans la béatitude éternelle ?

Ce tableau, tout brillant des couleurs de l'espoir et de l'amour, troubla Richard, si jeune et si passionnément épris de Catherine. Son cœur se gonfla, ses yeux s'obscurcirent. Elle, qui l'épiait, reprit un nouveau courage et le pressa tendrement.

—Dieu m'est témoin, dit-il, que, pour vivre près de toi, je renoncerais à tous les trônes de la terre. Henri VII veut-il que je lui écrive cette renonciation ? je te ferai ce sacrifice, Catherine bien-aimée, de lui laisser le sceptre de mon père ; son sceptre, voilà tout.

—Après ce qu'a écrit la duchesse, interrompit la jeune

femme avec amertume, le sacrifice ne paraîtrait pas bien grand !

—C'est vrai, dit Richard stoïquement, et on le repousserait avec raillerie. Mieux vaut ne pas faire la moindre concession, et mourir tout entier, tout York, tout roi, la couronne au front.

—La couronne d'un martyr, cher insensé !

—A défaut de l'autre, bénie soit-elle, répondit-il fièrement.

Catherine ne sera plus aussi sûre qu'elle l'est d'avoir épousé Perkin Warbeck ; et ? la façon dont je saurai mourir, elle se dir : "Prince ou non, j'avais épousé un homme de cœur ; je ne m'étais pas mésalliée."

—Mais tu ne peux pas mourir, malheureux ! s'écria Catherine en l'entraînant avec véhémence dans un coin de la cellule, le plus loin possible de la porte restée ouverte, et derrière laquelle on entendait les pas du prieur dans le long corridor.

Elle baissa la voix, appuyant sa bouche sur l'oreille de Richard, son cœur sur ce cœur rebelle, et, le sollicitant avec une douce fureur :

—La vie que tu méprises, que tu refuses, murmura-t-elle, je l'exige, moi : il me la faut ; j'en ai besoin pour nourrir ton enfant qui s'agite dans mon sein.

Richard, éperdu, joignit les mains. Elle le saisit et l'étreignit sur sa poitrine. Il était là, serré dans ses bras, et il sentait palpiter dans ce sein généreux la double existence mystérieuse que venait de lui révéler Catherine. Il leva les yeux au ciel ; son regard était une action de grâces, on le défit du désespoir.

—Vois-tu, dit-elle d'une voix étouffée, que deviendrais-je si tu mourais ? Et ton fils, qu'en feraient-ils si tu t'obstinais à t'appeler York ?

Richard enfouça ses ongles dans sa poitrine, comme pour en arracher cette inexprimable douleur. Il ne répondit pas.

—Tu veux, n'est-ce pas ? continua-t-elle : tu veux qu'il vive ?

—Je ne veux pas qu'il s'appelle Perkin Warbeck ! s'écria-t-il avec une explosion terrible.

—Mais on le tuera ! te dis-je.

—Il mourra duc d'York, comme moi !

—Il est à moi, et je le sauverai malgré vous-même, dit-elle folle de désespoir.

—Oh ! reprit Richard d'une voix grave et profondément empreinte de colère et de majesté ; si vous vous abaissiez, Catherine, à mendier la vie pour vous et votre enfant, au prix de votre honneur à tous deux, au prix de mon honneur à moi, vous seriez la plus vile et la plus infâme des créatures ; vous auriez surpassé en lâcheté, en ignominie, ce Warbeck que l'on accuse de tous les crimes. Mon honneur est précieux, Catherine ; je meurs pour le garder intact ; je meurs pour que mon fils naisse prince et roi. Vous êtes princesse et reine de par ma vie, vous le demeurez de par ma mort. Oh ! ne l'oubliez pas, Catherine, je suis York. A mon dernier soupir je répéterai ce nom. J'avais trois preuves, trois témoins : Kildare, il est mort ; Fryon, qui m'avait le premier reconnu, Henri VII l'a tué ; ma mère ! je n'ai trouvé à Bermondsey que son cercueil. Ayez pitié de mon malheur ; le ciel a pour moi des cruautés jusqu'alors inconnues. Si je perds tant de félicité, si je sacrifie tout ce que vous m'avez offert, si je dévoue à la mort ce pauvre enfant avant sa naissance, je suis bien à plaindre, madame ; je souffre bien ; ayez pitié de moi, ne me déshonorez pas, ne flétrissez pas ma mémoire, je vous le demande à genoux !

—Mais tu es donc Richard ! s'écria-t-elle illuminée par l'aspect de ces tortures, par le contact de cet héroïsme, et succombant elle-même aux secousses de tant d'alternatives mortelles.

—Sois bénie ! dit le jeune homme radieux ; tu a compris que Warbeck t'aurait accordé la lâcheté que tu demandes.

Et il l'embrassa si passionnément, qu'elle fléchit et tomba expirante.

—Je vois que tu es perdu, murmura-t-elle ; tu mourras !

CHAPITRE IX

LE COMMENCEMENT DU SUPPLICE

Elle gisait, blanche et froide ; le prieur accourut au dernier cri de la pauvre Catherine, et vit Richard qui baisait en suffoquant ses mains livides, ses pieds glacés.

—Mon fils, dit le vieillard attendri, n'obéirez-vous pas à cet ange qui vous parle de la part de Dieu ? Rompez avec le mensonge, rompez avec cette vie de tourments et de misères dans laquelle vous vous obstinez. Enfin, songez à elle, si vous ne songez pas à vous ; elle souffre ! la laisserez-vous sans secours, comme vous la laissez sans espoir ?

Richard se releva ; son visage altéré, ses lèvres violettes et tremblantes révélèrent l'horrible agonie qu'il avait de traverser.

Il adressa au prieur un regard doux et intelligent, comme pour le remercier de ses exhortations ; puis, soulevant le corps adoré de celle qui ne voyait plus ses larmes, qui ne sentait plus son étroite, il l'emporta d'un pas ferme et traversa le corridor.

Arrivé à l'escalier intérieur, qu'il descendit avec son cher fardeau, il tourna soudain vers la gauche, c'est-à-dire du côté de l'immense vestibule entouré de grilles de fer, au delà desquelles on voyait le ciel libre et la campagne et aussi les gens de la suite de Catherine, et les soldats d'Henri VII veillant appuyés sur leurs armes.

Richard avançait toujours, pareil à ces hallucinés qui agissent et marchent dans leur sommeil de fièvre. Déjà il approchait de la grille, déjà l'apercevant sur la plate-forme, en haut des degrés, les officiers, les gardes et le peuple poussaient de féroces clameurs.

—Où allez-vous, malheureux ? s'écria le prieur en se jetant devant lui ; ignorez-vous donc qu'au delà de ces grilles le sol n'est plus sacré ? Un pas de plus, et vous appartenez au roi d'Angleterre !

—Il faut bien, répliqua-t-il, que je rende Catherine à ses serviteurs. Pauvre Catherine ! Et persuade que moi ne touchera la duchesse d'York !

Susannah dévorait cette scène, et son œil de vautour se dilatait à l'aspect de la double proie. Richard n'évita pas son regard ; il le provoqua par un rayon du sien. Elle accourut, les bras ouverts, et monta les marches de pierre.

Entre elle et Richard se précipita le prieur, pour arrêter un flot de soldats haletants aussi après la victime si longtemps attendue.

Richard posa ses lèvres sur le front de sa femme ; puis une fois encore, il la regarda si tendrement, que toute la horde sauvage s'étonna de s'émouvoir. Alors il se remit aux bras de l'Écossaise sans lui dire un mot, sans lui adresser même un reproche. Elle baissa les yeux, s'empara de Catherine, et, redescendant, bondit aussitôt loin des grilles jusqu'à la litière où elle enferma son trésor.

Les chevaux, excités, tournèrent, s'enfuirent : l'amour, l'avenir, la vie de Richard s'envolèrent avec eux, et son grand œil morne les suivit jusqu'au moment où s'évanouit la trace même de leur poussière.

—Allons, mon fils, allons, lui dit alors le prieur, ne demeurez pas ici, rentrez ! Si près du seuil où Bauley cesse d'être un asile, votre présence irrite et semble braver vos ennemis. Prenez garde ; ils n'ont qu'un pas à faire. Entendez-les rugir ! un seul bond, ils vous prendraient, même sur le terrain sacré !... Rentrez, mon fils, rentrez !

En effet, les soldats, alléchés par l'odeur du sang, secouait les grilles, et, s'animant les uns les autres, semblaient attendre l'initiative du plus audacieux, pour franchir les degrés et saisir le prisonnier.

Richard, tranquille et souriant, et prit serra affectueusement les mains du vieillard ; il le remercia de ses soins, de sa fidélité, de ses conseils. Puis il se dirigea vers l'escalier fatal, et comme le prieur, devant son dessein, l'entourait de ses bras et se cramponnait à ses vêtements :

—Eh quoi ! dit Richard, ne venez-vous pas de m'exhorter,

mon père, à rompre avec tant de misères et de tourments ? jobéis. Cette vie misérable, je la quitte, je marche en ce moment vers l'éternité !

A ces mots, se dégageant avec noblesse, il descendit les degrés lentement, le regard calme et fier. Il ouvrit lui-même la grille, et, s'adressant aux soldats stupéfaits :

— Reculez d'un pas, dit-il, ne violez point inutilement l'asile. Richard d'York ce livre au roi Henri VII.

Il franchit le seuil sacré.

Cette vague furieuse, qui menaçait l'instant d'avant de tout briser pour arriver à lui et le mettre en pièces, recula docile et comme tremblante devant la majesté de ce sacrifice.

Richard continua de marcher ; les officiers l'entourèrent, respectueux, en silence ; derrière eux, les soldats prirent peu à peu leurs rangs, et plus d'un, contemplant à la dérobée cet œil bleu, ferme et fin comme l'acier, ces cheveux d'or de la pure race saxonne et l'indomptable vigueur de cette belle âme dans un corps si parfait, plus d'un, vieux soldat des guerres civiles, se rappela Edouard IV sur les champs de bataille, sentit sur ses épaules le frisson des superstitions populaires, et se dit en soupirant :

— Si pourtant c'était là le duc Richard !

Richard, en se livrant, croyait mourir. Henri VII le réservait à un supplice plus cruel que la mort. Il publia le manifeste de la duchesse de Bourgogne, et toute l'Angleterre, en apprenant que le prétendant n'était qu'un imposteur, apprit aussi qu'on lui ferait voir ce misérable, en plein jour, dans Londres, comme une de ces bêtes prises au piège qu'on promène par les carrefours.

Richard, vêtu d'habits grossiers, monté sur un mulet sans selle ni bride et conduit par un licol, fit son entrée dans la ville capitale de son royaume, en présence de quatre cent mille spectateurs. Devant lui marchaient des hérauts superbement montés, dont les uns sonnaient une fanfare, après laquelle ils criaient :

« Voici le juif Perkin Warbeck, soi-disant duc d'York, fils du grand roi Edouard IV ! »

Et cent mille huées formaient à ce cri un accompagnement formidable. Une canaille enivrée, payée, tournait et courait autour du mulet avec des menaces et des injures ; souvent même les gardes ne réussissant pas à empêcher les plus zélés de ces fanatiques de faire pleuvoir sur Richard des pierres ou des immondices.

Le malheureux, pâle, résigné, s'attendait à voir l'échafaud au bout de chaque rue, et l'espoir de la mort lui donnait du courage. Il promenait sur cette fangeuse populace un regard fier, bienveillant et calme. Il était bien le prince, le roi Richard faisant son entrée dans le royaume de ses pères. Les historiens s'accordent à dire que si jamais il fut digne du grand nom qu'il avait pris, ce fut ce jour d'opprobre et de tortures, où sa noblesse et sa vertu ne se démentirent par un instant.

A l'angle de Hay-Market, où les vociférations et les insultes avaient redoublé, Richard, en détournant la tête, aperçut, au-dessus de toutes les autres, une figure tranquille et des yeux sans colère, les seuls qui ne brillassent point dans cet océan de furieuses étincelles.

Il y arrêta son regard, et crut reconnaître ce visage pour celui d'un homme qu'il supposait à jamais perdu. Plus de doutes, c'était Fryon ! Le prince fit un mouvement de surprise. L'homme mystérieux regarda le ciel, appliqua un doigt sur ses lèvres, et descendant de la borne sur laquelle il s'était placé pour être aperçu du prince, il disparut soudain dans l'ondulation d'une des vagues populaires.

Richard comprit qu'on lui recommandait de se taire et d'espérer en Dieu. Et comme, dans son passé, le souvenir de Fryon se liait au souvenir de sa première entrevue avec Catherine, l'infortuné prince sentit ce cœur qu'il croyait mort se gonfler de nouveau par un soudain retour de jeunesse et de vie. Il poussa un soupir de soulagement et presque de joie quand, la Tour apparaissant devant lui, il vit son cortège

franchir les ponts et la herse, s'enfoncer sous la voûte noire, puis dans les cours du sombre édifice, impénétrable aux hurlements de la foule, et apprit du chef des hérauts que le roi Henri VII lui faisait grâce de la vie et le condamnait seulement à la prison.

CHAPITRE X

DANS LA TOUR.

Un mois après son entrée à la Tour, un mois long comme un siècle, depuis que l'espérance s'était réveillée chez le prisonnier, Richard vit entrer dans sa chambre deux hommes, au lieu du seul geôlier qui le servait.

Le geôlier sortit et le laissa avec ce nouveau compagnon, qui, se dépouillant d'un large bonnet fourré sous lequel disparaissaient son front et ses yeux, lui montra les traits animés, le sourire intelligent et le regard acéré de Fryon, cet infatigable et presque insespéré protecteur.

— Milord, dit ce dernier, tout ému, tout défiant, je dois commencer par le plus pressé : je vous apporte, de la part de lady Catherine...

— Une lettre ? s'écria Richard.

— Oh ! non, non, je ne porte pas de lettres, moi, répondit le Français ; c'est déjà trop de m'apporter moi-même, ici, où ma tête est un morceau friand pour Sa Majesté Henri VII. Pas trop d'imprudence ! Je vous transmets, en entendant mieux, les vœux, les tendresses, les plus ardents souhaits de madame la duchesse d'York, et ceux de Son Altesse madame la duchesse de Bourgogne.

— Oh !... la moitié au moins de votre message est une rêverie ! dit mélancoliquement Richard. Les vœux de madame la duchesse ! à moi !... sa victime !...

— Ecoutez, milord, et comprenez enfin, repartit Fryon.

Il lui conta aussitôt sa disparition de leur retraite commune, son enlèvement, l'ignorance où cet enlèvement avait laissé la duchesse, et la certitude qu'elle croyait avoir d'employer seulement Perkin Warbeck, c'est-à-dire un imposteur habile et bien dressé à son manège. Il expliqua ensuite la fureur de la duchesse à la nouvelle du mariage de cet imposteur avec Catherine, et sur-le-champ le voile tomba des yeux de Richard, et il comprit : la haine de Marguerite, son abandon, sa trahison même, et les perplexités, les doutes, les sacrifices de la noble Catherine.

Fryon raconta son évasion des prisons d'Henri VII, son retour chez la duchesse, et l'émouvante scène dans laquelle il avait appris à Marguerite qu'elle venait de livrer à Lancastré le véritable sang d'York.

— J'en étais enfui du palais, dit-il, laissant la duchesse foudroyée par mes révélations, et me jurant de ne jamais plus servir la cause si périlleuse des princes. De retour à l'hôtel-lerie, où je voulais enlever mon vieil ami Brakenbury, je trouvai celui-ci expirant ; et réfléchissant que le premier mouvement de la duchesse serait terrible, je pris un cheval frais et me dirigeai en toute hâte vers la frontière. Son Altesse revint de la torpeur où je l'avais laissée, me fit poursuivre, reprendre, malgré ma résistance, et ramener au palais. Je me crus perdu. Sans doute elle allait me sacrifier au secret d'Etat et fermer à jamais la bouche maudite qu'Henri VII avait épargnée. Quelle fut ma stupéfaction, quand je trouvai la digne princesse aussi tendre, aussi exaltée d'amour pour vous, et de remords, qu'elle avait été terrible, implacable dans sa désaffection et sa vengeance. Elle me pria tant, me supplia si chaleureusement de l'aider à réparer son crime, de l'aider à sauver son honneur et votre vie, que je fus touché, que je m'attendris avec elle, et nous recommençâmes à délibérer sur le parti qui nous restait à prendre. J'eus bien de la peine à l'empêcher de partir pour Londres ; elle voulait parler au roi, lui avouer tout, obtenir de lui votre grâce en le menaçant de porter sa douleur et le récit de la vérité devant le tribunal de tous les souverains de l'Europe. Epouvanté, je lui répondis qu'elle vous perdrait plus sûrement encore par ce fanatisme d'amour, qu'elle n'avait fait par l'excès de sa haine ; et

comme en ce moment lady Catherine nous arriva d'Angleterre, mourante, ramenée par Susanna, et folle de votre danger, comme on sut alors votre fermeté, votre héroïsme, mais aussi votre sortie de l'asile, il n'y avait plus de temps à perdre, et je partis pour Londres, caché dans le navire d'un ambassadeur officiel envoyé à Henri VII par Son Altesse votre tante.

—Enfin ! s'écria Richard, tremblant de joie, Catherine sait que je ne suis pas Perkin Warbeck !

—Oh ! si elle le sait... dit Fryon ; oh ! milord, quelle scène déchirante ! Que n'avez-vous pu voir la fière duchesse aux pieds de cet ange, implorant son pardon, sanglotant, et plus vieilli par ces quinze jours d'angoisses que des soixante années de sa vie si éprouvée ; et lady Catherine remerciait Dieu de vous avoir fait digne d'elle, et, l'instant d'après, suffoquait de désespoir, en s'écriant que vous étiez perdu ; et ces deux femmes lésolées s'embrassaient et se reposaient, et s'embrassaient encore avec des regards dont un seul vous eût payé, milord, de toutes les souffrances de votre martyre !

—C'est fini, murmura Richard, s'agenouillant et joignant ses mains avec une joie convulsive, c'est fini ; je n'ai jamais souffert !

—Oh ! non, ce n'est pas fini, dit Fryon en lui baisant les mains ; et l'ambassadeur que nous oublions ! voilà son rôle qui commence.

—Que veux-tu dire ?

L'ambassadeur est chargé d'expliquer au roi d'Angleterre que Son Altesse madame la duchesse de Bourgogne attend de lui une grâce. Maintenant que la question politique est décidée, et qu'il ne s'agit plus de disputer la couronne à Lancastre, — de grâce, milord, un peu de patience, maintenant, dis je, que le roi d'Angleterre a gain de cause contre Perkin Warbeck, il est d'un intérêt très-médiocre pour Lancastre de garder ce Warbeck sous ses verrous. Nous lui faisons savoir que, pour nous, au contraire, l'homme, quel qu'il soit, qui a eu l'honneur de s'allier avec lady Catherine est une existence sacrée ; nous l'enverrons, cet homme, dans un exil éternel ; nous nous chargeons de l'éteindre tranquillement et sans scandale en quelque coin du monde. En un mot, nous le redemandons à notre allié.

—Mais... interrompit Richard.

—Mais, milord, il n'y a point de *mais* possible à répondre. Je suis venu ici risquer ma tête pour vous demander, non votre signature au bas d'un désaveu, non une déclaration secrète ou publique, mais votre silence, votre seul et imperturbable silence, l'immobilité d'un muet, d'un mort, d'un fou, si vous voulez. Voyez votre cousin Warwick, duc de Clarence, compétiteur comme vous d'Henri VII, prisonnier comme vous et oublié dans la Tour depuis Lambert Simnel. Il est fou, il se tait, il vit.

—Warwick ! murmura le prince.

—Est ici, à six pieds de vous, peut-être, derrière ce mur auquel vous vous adossez. Imité-le ! taisez-vous et vivez ! Oh ! monseigneur, vivez, si vous ne voulez pas tuer lady Catherine ; vivez, si vous ne voulez pas offenser Dieu qui prépare enfin votre éclatante revanche dans cette lugubre partie que j'ai crue bien perdue. Vivez ! car on peut régner encore tant qu'on est vivant ; une fois mort, un York est trop peu de chose !

—C'est vrai, Fryon, c'est vrai : vivre pour régner.

—Et pour être heureux, en attendant, c'est encore le plus sûr. Eh bien ! cher seigneur, j'ai donc rempli mon message. Vous voilà préparé ; attendez-vous à être tiré d'ici, conduit secrètement à la mer, embarqué. C'eût été très-effrayant pour un pauvre prisonnier, sans le petit avertissement que j'ai le bonheur de vous transmettre.

—Ami Fryon, dit Richard, nous n'avons oublié qu'une éventualité dans ce beau rêve : et si le roi Henri VII refusait de me rendre à votre ambassadeur ?

Fryon se rapprocha du prince, et, à voix basse :

—Milord, dit-il, c'est cette éventualité que nous avons pré-

vue la première ; si bien prévue, qu'elle n'est pour nous qu'une feinte destinée à cacher notre véritable jeu.

Richard écoutait avidement.

—Il est probable, continua Fryon, que le roi refusera. Mais l'ambassadeur a ordre de traîner la négociation de façon à endormir les soupçons de Lancastre ; et, pendant qu'il dormira, nous agirons.

—Comment ?

—Voici le plan. Nous vous enlevons de la Tour ; d'ici à quatre jours, le coup sera terminé.

Richard tressaillit, et se rapprocha comme avait fait Fryon.

—Nous avons, continua le Français, retenu près du Marché Neuf une maison dont les derrières donnent sur la Tamise. Là vous attendront vos amis avec une barque bien armée.

—Mais, pour arriver à cette bienheureuse maison, il faudrait d'abord partir d'ici ?

—N'y suis-je pas entré ? répliqua Fryon. C'est décidé, vous dis-je ; de votre prison au seuil de la Tour, nous avons quatre portes à ouvrir : celle de la grande entrée, celle de la cour, celle de l'escalier intérieur et celle de votre chambre même. Les gardiens des deux premières sont à moi ; tout est convenu avec eux ; madame la duchesse a bien fait les choses, je vous jure, et ces deux honnêtes gens vivront très-tranquillement le reste de leurs jours.

—Voilà deux portes, Fryon ; mais les deux autres ?

—Ah !.. ici le plan éprouve une légère hésitation : le gardien des deux autres portes, c'est votre geôlier, un vieux drôle sournois et retors qui n'a voulu s'engager à rien, qu'à me laisser entrer une fois près de vous, et en plein midi encore ! Il est possible qu'il fasse des difficultés pour vous ouvrir ses portes, il se peut même qu'il refuse net.

—En ce cas, tout manque, et je suis perdu.

—Pas encore, pas encore, milord ! S'il refuse, vous emploierez deux moyens efficaces : la persuasion et la force ; je vous les apporte.

—Une bourse, un poignard !

—Précisément. Si vous m'en croyez, n'offrez pas longtemps la bourse, et présentez l'autre tout de suite.

—Il criera.

—S'il crie, c'est que vous le voudrez bien. L'homme mort, vous prenez ses clefs, vous arrivez à l'escalier où notre premier gardien vous attendra pour vous conduire au deuxième, lequel vous amènera à moi dont le poste est désigné à l'angle extérieur du mur d'enceinte de la Tour.

—Tuer un homme, Fryon ! murmura le prince, souiller mes mains d'un sang innocent !

—Pas si innocent que vous le supposez, milord. Je vous eusse épargné cette besogne, et de grand cœur ; mais vous comprenez bien que je ne me risquerai plus à entrer ici : deux fois de suite dans la souricière !... Fryon ! ce serait impardonnable, et le roi Henri VII rirait trop de son ancien secrétaire. Songez que je me trouve déjà un héros d'y avoir pénétré une fois.

—Oh ! Fryon !.. acheter ainsi la liberté !

—Milord, vous êtes plus délicat que le geôlier en question. Il ferait moins de façons si son gracieux souverain lui commandait de vous étrangler ici. D'ailleurs, voulez-vous ou ne voulez-vous pas revoir lady Catherine ? lady Catherine qui, plus brave que vous, a voulu partager les périls de l'expédition, vivre ou mourir avec Votre Altesse, et qui, de cet effort, vous attendra mardi prochain dans la maison du bord de la Tamise !

—Catherine ! s'écria Richard électrisé ; oh ! j'irai !

—Voilà parler ! Votre geôlier ne vient-il pas chaque matin vous visiter entre six et sept heures ?

—Oui.

—En cette saison, les nuits sont longues ; à sept heures, nuit épaisse et brouillard. Nous avons tout calculé. Mardi, donc, à sept heures, la bourse ou le poignard. S'il est vaincu par le premier moyen, amenez toujours l'homme à la pointe du second. Il a tout bénéficié, d'ailleurs, à ne pas rester ici, vous ayant laissé fuir. Il nous suivra comme ses deux

autres compagnons : trois rudes rameurs sur lesquels je compte pour faire voler la barque ; ils y ont intérêt. Et puis, il est possible que nous n'ayons pas besoin de recourir à ces expédients désespérés. Le roi peut vous céder à l'ambassadeur.

—Je n'y compte pas, dit le prince.

—Ni moi, si vous voulez que je vous l'avoue, milord. Donc, à mardi. La première personne qui vous baisera la main au sortir de la Tour, ce sera moi ; n'allez pas me tuer !

Richard se jeta dans les bras de Fryon, et, le serrant avec une joie mêlée d'angoisses :

—Dis bien à Catherine, murmura-t-il, que maintenant je tiens à la vie. Mais que, s'il me fallait mourir, je mourrais heureux, souriant, car j'avais son amour et j'ai retrouvé mon honneur.

Le géôlier vint rouvrir la porte. Le délai convenu était expiré.

—Voyez le vieux coquin, quelle ponctualité ! dit Fryon.

Puis, baissant la voix :

—Un seul coup, glissa-t-il à l'oreille du prince, sec et droit au cœur.

Les deux hommes disparurent derrière la porte formidablement verrouillée. Richard demeura seul, pensif, serrant sur sa poitrine ce fer et cet or, emblèmes des deux protectrices qui les lui avaient envoyés.

CHAPITRE XI

LA MAISON DE LA TAMISE.

Ce mardi, lady Catherine attendait son prisonnier dans une salle haute de la maison située entre la Tamise et le Marché enveloppé de brume.

Le jour n'avait pas paru ; l'heure fixée pour l'évasion approchait. Catherine ne vivait pas, elle respirait, voilà tout.

A chaque seconde elle écoutait les bruits de la rue, ceux du fleuve. Un pas la faisait frissonner ; un cri la faisait bondir.

Ces ombres, ces feux follets, ces bruits étranges agitaient Catherine comme l'oppression d'un affreux rêve.

En bas, dans la salle, deux hommes dévoués à la duchesse guettaient l'arrivée de Fryon et du prisonnier pour leur ouvrir avant qu'ils eussent frappé. Deux autres serviteurs tenaient l'amarré de la barque, prêts à pousser au large quand les fugitifs se seraient embarqués.

Sept heures allaient sonner. Un pas rapide retentit dans la rue, s'approcha, s'arrêta. . . Catherine se précipita vers les montées.

Fryon, pâle et ensanglanté, vint rouler aux pieds de la duchesse.

Haletant, la gorge aride, il essaya en vain de parler ; il ne put que bégayer ces mots :

—Tout est perdu ! Nous sommes trahis, fuyez !

—Et Richard ? s'écria l'infortunée Catherine en se tordant les mains.

Fryon se releva effaré, hagard.

—Entendez-vous, dit-il, les cavaliers d'Henri VII ? Oh n'approchez pas de cette fenêtre ; fuyez, vous dis-je, fuyez ! si vous en avez le temps !

—Mais qu'y a-t-il, Fryon ? qu'y a-t-il ?

—Il y a madame, que le roi savait tout, surveillait tout, et qu'il nous cherche, et qu'il nous tient ! Ecoutez !

On entendit un grand bruit de lutte à l'étage inférieur. Des soldats venaient d'envahir la maison, de saisir ou d'égorger les serviteurs de la duchesse ; ils montaient déjà les degrés.

—Et Richard ! s'écriait lamentablement la pauvre femme, et Richard !

Fryon courut à la fenêtre qui donnait sur le fleuve ; il l'ouvrit, et, s'adressant à Catherine :

—Vous, madame, dit-il, on vous respectera ; moi, on me pendrait ! Le ciel m'est témoin que j'ai fait plus que mon devoir. Adieu !

Il s'élança, et, se suspendant à la gouttière de bois et de

plomb qui s'allongeait en saillie au-dessus de l'abîme, il attendit, perdu dans le brouillard, l'occasion de se précipiter sans danger.

Les soldats entrèrent. Un officier du palais déclara à lady Catherine qu'il la faisait prisonnière. Les autres cherchèrent son complice. Fryon, n'entendant plus de bruit au-dessus de lui, lâcha prise et tomba dans le fleuve, qui rejeta. On le chercha vainement : il glissa entre deux eaux ; il échappa.

Catherine se cramponnait à la fenêtre, demandant avec égarement ce qu'on avait fait de son Richard, de son époux, du duc d'York.

—Le traître, répondit l'officier, le rebelle a commis un nouveau crime ; il a voulu s'évader ; il allait tuer son gardien quand on l'a saisi et désarmé. Ne regardez pas de trop près à cette fenêtre qui donne sur le Marché, car on y dresse une potence, et vous pourriez bien l'y voir pendre !

Catherine poussa un cri d'horreur. Elle appela Dieu à son secours. Ce fut son dernier acte de volonté, sa dernière lueur d'intelligence. Les soldats, plus humains que leur chef, l'enlevèrent doucement et la remirent aux gens du roi, qui venaient la chercher de sa part pour la conduire au palais.

Cet officier avait dit vrai. Richard, accusé d'une tentative de meurtre et d'évasion, accusé de complot contre la vie du roi avec le duc de Clarence, le pauvre fou, son voisin de cachot, venait d'être condamné à mort, ainsi que son prétendu complice. Henri VII, l'ingénieur politique, se débarrassait ainsi de tout ce qui le gênait.

L'un, le fou, le neveu d'Edouard, devait être décapité. L'autre, le fils d'Edouard, ce faux juif, devait être pendu.

A midi, ce jour-là, plus d'York pour troubler le sommeil du prince Lancastre.

EPILOGUE

Richard fut conduit au gibet comme un vil scélérat, comme un ignoble voleur.

Il n'avait jamais aperçu le duc de Clarence qu'au moment où il vit rouler sa tête sur l'échafaud dressé en face de sa potence.

En montant les échelons infâmes, il se trouva en face de la maison où quelques moments avant l'attendait sa bien-aimée. La fenêtre était encore ouverte. Seule, elle était vide parmi toutes les fenêtres gorgées de spectateurs.

Richard la reconnut et la bénit. Il se livra au bourreau sans plainte, sans colère, sans regrets, en souriant au ciel qui semblait l'appeler pour le récompenser de son martyre sur la terre.

Et comme un crieur public annonçait au peuple le supplice du meurtrier Perkin Warbeck, Richard secoua doucement sa tête encore libre et dit :

—Je m'appelle York, et mes mains sont pures de sang !

Le bourreau se hâta. Il affranchit à la fois York et Lancastre : l'un de la vie, l'autre de la peur.

Lady Catherine, transportée au palais, fut reçue par la reine, femme d'Henri VII, fille d'Edouard, qui l'embrassa en versant des larmes.

Elle avait perdu la raison. Douce et sans fiel, jamais on ne l'entendit soupirer, jamais on ne la vit sourire.

Le germe précieux qu'elle portait mourut sans doute avant d'éclorre, bouton étioilé sur sa tige ! . . . Catherine eut le bonheur de ne pas être mère.

Le peuple, touché de sa beauté, ne l'appela plus que la Rose blanche. Henri VII et toute sa cour lui donnèrent aussi ce nom. L'histoire le lui a conservé. Elle mourut jeune ; Dieu jugea qu'il l'avait assez frappée.

La duchesse de Bourgogne régnait. Elle se consola.

FIN

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN DUMÉRO

L'INCENDIAIRE

PAR ELIE BERTHET